

# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## La bénédiction du Jour de l'an

La bénédiction paternelle du premier jour de l'An était autrefois une pratique obligatoire dans les familles chrétiennes. Elle était une façon de bien commencer l'année en se mettant sous la protection divine. Dans les familles où elle persiste comme tradition, elle a perdu son caractère exclusivement religieux.

C'est au père que revient le privilège de bénir sa famille, étant investi symboliquement des pouvoirs du chef de l'Église. Le matin du jour de l'An, l'aîné demande au père de bénir toute la famille. La courte cérémonie exige néanmoins un protocole qui varie peu selon les familles.

Dans un endroit propice, souvent la cuisine ou le salon, toute la famille se met à genoux. Le père, debout, fait le signe de la croix en prononçant une prière de bénédiction qui se résume la plupart du temps par la simple formule : « Je vous bénis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Certains pères profitaient de l'occasion pour offrir certains vœux spécifiques à toute la famille. Après s'être signé, tout le monde se relève. Le père s'avance ensuite vers la mère, échange ses vœux et l'embrasse. Il poursuit de même avec tous les enfants en commençant par l'aîné jusqu'au plus jeune. Les échanges de vœux se continuent ainsi entre tous les membres de la famille.

Ce moment, empreint à la fois d'émotion, de gêne, de fébrilité a pour but de resserrer les liens tout en dissipant malentendus, rivalités et rancunes. Dans les familles où le père est absent, c'est souvent l'aîné des garçons qui le remplace. Rarement ce rôle est dévolu à la mère ou à la fille aînée.



## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Joseph Guérin

Joseph Guérin (1843-1922) fait son premier voyage vers le canton de Kiamika avec le célèbre curé Labelle en septembre 1884 en remontant la Lièvre depuis Buckingham. Il choisit son lot sur la rivière Kiamika où il revient en octobre avec son fils Sam, âgé de 16 ans, pour construire un premier chantier (14' x 17') qui recevra les nouveaux colons et pour commencer à défricher. Il est le premier colon arrivé et établi à Kiamika. Sa femme, Marguerite Evans, et ses cinq autres enfants, le rejoignent en juillet 1885. En 1886, son fils Sam est nommé maître de poste et le bureau sera situé dans leur camp jusqu'en 1903. Il leur arrive d'héberger pendant quelques jours jusqu'à 17 colons venus chercher le courrier retardé par le mauvais temps sur la Lièvre. Professeur, à Chambly, rien ne le prédisposait à se faire colon en pays neuf.



En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Le 6 janvier, L'Épiphanie ou La Fêtes des Rois

Nous terminons notre série de chroniques sur les coutumes liées à Noël par l'Épiphanie. Cette fête célèbre la visite de l'enfant Jésus par les mages, couramment appelés les Rois mages, Balthazar, Melchior et Gaspard. Le terme "épiphanie" est issu du grec et signifie apparition. Ces mages apportèrent leur présent à l'enfant : l'or de Melchior célébrait la royauté, l'encens de Balthazar la divinité et la myrrhe de Gaspard annonçait la souffrance rédemptrice de l'homme à venir sous les traits de l'enfant. Dès le Ve siècle, l'Eglise donne une importance considérable à cet événement. La galette des rois, servie à cette occasion, est une tradition typiquement française qui a déjà cours au XIVe siècle. La galette était partagée en autant de portions que de convives, plus une. Cette portion supplémentaire, appelée "part du Bon Dieu" ou "part de la Vierge", était destinée au premier pauvre qui se présenterait.

La tradition veut qu'elle soit l'occasion de « tirer les rois » : une fève est cachée dans la galette et la personne qui l'obtient devient le roi de la journée et a le droit de porter une couronne de fantaisie.



## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Dom Victor Épinard

Né le 26 août 1875 à La Cergne, Loire, France, Dom Victor Épinard est le fils de Prosper et de Philomène Baligard. Il fait ses études classiques au séminaire Saint-Jean de Lyon. En mai 1895, il arrive à Notre-Dame-de-Lourdes, au Manitoba, où il est ordonné prêtre de l'Ordre des Chanoines réguliers de l'Immaculé-Conception le 27 mai 1899. De 1904 à 1907 il sera curé de la paroisse Sainte-Véronique et, en 1908, de celle de l'Annonciation où il ouvre une école cléricale pour former de futurs prêtres. Le « petit père » faisait le tour des chantiers l'hiver et visitait les draveurs au printemps. Il sera aussi desservant de la nouvelle paroisse de Sainte-Véronique. En 1911, le père Épinard passe aux États-Unis dans le diocèse de Springfield où il dirige la paroisse de Southbridge où il meurt le 20 octobre 1950. Son frère Théophile, religieux comme lui, se noie dans la rivière Rouge le 28 juillet 1899 et repose dans le cimetière de L'Annonciation.

# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Les joies du ski

Qui dit hiver, dit sports d'hiver. Le ski est depuis longtemps pratiqué par des milliers d'adeptes, chaque année. De fond ou alpin, on profite des belles journées d'hiver pour faire le plein d'air pur et visiter nos beaux sentiers de ski de fond.



Mais le ski est aussi un mode de transport comme un autre. En skis, sur la rue du Portage, l'institutrice Agnès Reid part pour l'école du rang où elle enseigne en 1943.



Gérard Gauthier,  
février 1945, sur le  
mont Laurier.  
N'avait-il pas  
fière allure ?



Des skieurs en 1938 : Jean-Paul Lafontaine, Berthe Rouleau, ? Moncion, Eva Rouleau, Georgette Dupuis Roy, Dr Gustave Roy, Andrée Matte, Simone Dupuis, Jean-Jacques Matte.



## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Adrien Cadotte

Né le 9 septembre 1904 à Montréal de Charles-Joseph et d'Anna Tranchemontagne, il fit ses études classiques au collège de Montréal, théologiques au Grand Séminaire de Montréal et au Séminaire de Mont-Laurier. Il fut ordonné prêtre le 15 juin 1930 dans la paroisse St-Joseph de Brodeaux à Montréal. Il fut vicaire à Mont-Laurier, à la paroisse Cathédrale, en juillet 1930 ainsi que nommé secrétaire et chancelier le 4 janvier 1932. Il fut aumônier de la prison de Mont-Laurier, le 29 avril 1944, directeur diocésain des Oeuvres Missionnaires, aumônier diocésain des syndicats ouvriers et de l'Association des instituteurs et institutrices. En 1948, il devient chanoine titulaire du Chapitre de la Cathédrale puis Prêlat domestique en 1954, protonotaire apostolique en 1959. Il quitte Mont-Laurier en juillet 1962 pour une maison de repos à Oka. Il est décédé le 6 mars 1963.

# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Le ballon-balai

Le ballon-balai, moins populaire que le hockey mais qui a ses adeptes. Son origine est nébuleuse mais le consensus moderne veut qu'il soit originaire du Canada et qu'il soit né d'une simple expérimentation d'une partie de hockey ne nécessitant pas le port de patins. Les joueurs frappent une petite balle avec un manche appelé le balai (fait soit en bois, soit en aluminium) au bout duquel est installée une brosse en forme triangulaire (à l'instar d'un balai). Il se joue avec des chaussures spongieuses au lieu de patins. Source : Fr.wikipedia.org



Vous croyez reconnaître ces dames ? Détrompez-vous ! Ce sont bel et bien des hommes qui se cachent derrière ces vêtements féminins ! Ce sont les Rolland Boisvert, Denis Pellerin, Paul Campbell, Roger Laurin, ?, Rol-

land Matte, Charles Dorion, Alcide Thomas, Rodolphe Forget qui se sont prêtés à cette mascarade au profit des Moniales Bénédictines de Mont-Laurier.

Équipe féminine de ballon-balai Les Caliméros de Kiamika : 1ère rangée : Monique Saint-Jean, Sylvie Saint-Germain, Janique Saint-Jean, Louise Filion, Johanne Charbonneau, Andrée Forget. 2e rangée : Pierre Forget (instructeur), Gisèle Meilleur, Louise Saint-Jean, Nicole Beaudry, Josée Lacasse,



Solange Valiquette, Carole Brisebois, Sylvie Jacques, Lucie Filion et Serge Forget (instructeur).



## Le reconnaissez-vous ?

Avez-vous reconnu...  
**Alexandre Rouleau**



Alexandre Rouleau, né à Mont-Laurier en 1983, devient joueur de hockey avec les Draveurs de Mont-Laurier. Il débute sa carrière professionnelle après avoir été choisi par les Pingouins de Pittsburg en 2001. En 2003, il joint les rangs des Pengouins de Wilkes-Barre/Scranton de la Ligue américaine. Après quelques années dans les rangs mineurs, il rejoint les Diables rouges de Briançon (France) puis l'équipe de Grenoble qu'il mène aux grands honneurs. En 2012, il met un terme à sa carrière de joueur pour devenir directeur général des Foreurs de Val-d'Or de la Ligue Junior majeure du Québec avec lesquels il s'était déjà aligné.

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Le traîneau à chiens

De moyen de transport utilitaire, le traîneau à chiens est devenu avec les années un sport populaire. Pour la randonnée ou pour la course, les chiens sont attelés pour notre plus grand plaisir. L'attelage est conduit sur la neige ou la glace au moyen de harnais et de lignes de trait par un « musher » (qui vient des conducteurs canadiens de traîneau qui, pour faire avancer leurs chiens d'attelage, Alaskan, malamute, husky sibérien, samoyède par exemple, disaient en français « marche », devenu « mush » en anglais).



Le traîneau à chiens, pour les déplacements, devant la librairie populaire de Jules Cloutier, sur la rue du Pont, Mont-Laurier.

Le traîneau à chiens, pour la randonnée hivernale, sur la rue du Portage.



Le traîneau à chiens, pour la compétition.



## Le reconnaissez-vous ?

### Avez-vous reconnu... Théodule Vanier

Théodule Vanier, né le 1er novembre 1880, est le fils d'Anthime & Hermeline Giroux. Après son mariage avec Graziella Lalonde, le 9 juillet 1906 à Ste-Agathe-des-Monts, on le retrouve en 1915 dans le canton Décarie. Lorsque le curé Michel Martin et Théodule demandent au gouvernement de borner le canton, la compagnie James Maclaren, qui exploite la ferme Tapanee, s'oppose à ce projet. Elle argumente « qu'il n'y a pas un pouce de terre propre à la culture ». Après bien des démêlés avec la compagnie forestière, les deux hommes réussissent à ce que le canton soit ouvert à la colonisation. Le canton Décarie deviendra Sainte-Anne-du-Lac. Théodule Vanier décède le 6 juillet 1952 à Ferme-Neuve.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Nos lacs et rivières...

Lacs et rivières ont été nos premières routes et nos villes et villages ont été bâtis sur leurs rives. Sur la Lièvre et la Rouge, particulièrement, les habitations s'étalent des deux côtés de la rive. L'été, on utilise des moyens de transport flottants; l'hiver on trace un pont de glace en s'assurant bien de son épaisseur. Mais même au plus froid de l'hiver le danger est là. Jacqueline Constantineau raconte dans le livre du Centenaire de Notre-Dame-de-Pontmain le sauvetage de deux frères Paquette et de leurs compagnes. Le cheval, lui, n'y survit pas et on le sortit figé comme une sculpture sur glace.



Même bien balisé, le pont de glace n'est pas sans danger.

Certains hivers, comme celui que nous connaissons, permettent de circuler plus sûrement.



## La reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Oscar Daviault



Né en 1885, fils de Edmond & Marguerite Lapiere, Oscar Daviault quitte Ste-Marguerite en 1913 avec son épouse, Amanda Mireault et leur fille Régina et s'installe à Mont-Laurier sur la rue de la Madone dans l'ancien magasin de Charlemagne Grenier. Il travaille à la construction du chemin de fer. Un an après, il achète un lot de colonisation près du lac de la Dame. Après avoir déménagé sur une autre terre où il demeure pendant 5 ans, il revient à Mont-Laurier au coin des rues Génier et Chasles où il vit avec son épouse et leurs enfants jusqu'à son décès le 6 juillet 1975.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Bonhomme Carnaval, Reine et Duchesses



Les candidates du premier carnaval de Ferme-Neuve en 1958.

Si on y regarde de près le célèbre Bonhomme Carnaval est la réplique vivante du bonhomme de neige que les enfants des pays nordiques font depuis des siècles. C'est Louis-Philippe Plamondon qui, désirant un symbole fort pour incarner le premier carnaval des temps modernes de la ville de Québec, eut la brillante idée de le coiffer de la tuque rouge et de la ceinture fléchée de la tradition québécoise et des Patriotes. Créé l'année précédente, Bonhomme carnaval est, depuis 1955, le symbole non seulement du Carnaval de la ville de Québec, mais de tous les carnivals du Québec.

Si Bonhomme est une création originale du Carnaval de Québec, les paroissiens du quartier Saint-Sacrement de la ville ont élu, à l'hiver 1953, une reine de leur fête d'hiver. L'historien Jean Provencher écrit : « Parmi trois candidates, une reine est élue, celle dont les loyaux sujets ont vendu le plus grand nombre de tag-day. » On procédera ainsi

longtemps : la Reine est élue par tirage au sort, effectué à l'aide de capsules dont le nombre est proportionnel à la quantité de billets ou d'objets promotionnels vendus. C'est ainsi que lors du premier carnaval de Ferme-Neuve, en 1958, sera élue Jeannine 1ère.



Couronnement de Jeannine 1ère.



## Le reconnaissez-vous ?

### Avez-vous reconnu... Jeannine 1ère (Guindon)



« C'était comme un rêve. Je marchais sur cet immense tapis rouge entre une haie d'agents de la Police provinciale (SQ). Au fond, il y avait le trône et le corps de clairon qui jouait à pleins poumons. Je portais un long manteau en hermine et Maurice Richard, qui arbitrait le match de hockey entre Ferme-Neuve et Mont-Laurier, me serrait la main. Les beaux souvenirs... » Jeannine Guindon est une jeune enseignante de 21 ans quand elle se présente comme duchesse du carnaval. Ses amis et sa mère -surtout- l'aideront à vendre tous ses billets pour lui donner le plus grand nombre de capsules pour le tirage au sort. L'année suivante la Reine épouse un Roy (Fernand) et le couple, qui aura deux enfants, Louise et Alain, s'installe à Mont-Laurier. Jeannine travaillera pour l'Association pour la paralysie cérébrale et pour l'Association pour la défense des personnes avec difficultés physiques et mentales. Jeannine 1ère vit toujours à Mont-Laurier.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## « Carnaval, mardi gras, carnaval... » (air connu)

Le mot carnaval, de l'italien carnevale, désignait à l'origine la période réservée aux divertissements, du jour des Rois, début janvier, au début du carême à la mi-février. Le Mardi gras, lui, est le dernier jour du carnaval, soit la veille du mercredi des cendres. On estime que ces fêtes sont nées en Europe il y a environ 1 500 ans.

En Nouvelle-France, dès les débuts de la colonie, les habitants avaient pris l'habitude de se réunir pour fêter un bon coup pendant cette saison qui connaît une relative inactivité. On ne parle pas de carnaval, mais de « jours gras ». Partout on organise des veillées où on mange, danse et chante, le tout arrosé de vin espagnol. On fait bombance avant les 40 jours de privations du carême.

Le premier grand carnaval d'hiver est lancé à Québec en 1894. Les deux guerres mondiales, la crise économique des années 1930, les épidémies font que le Carnaval ne se tiendra que sporadiquement. En 1954, un groupe de gens d'affaires relance la fête pour appuyer le développement économique de la Vieille Capitale. L'édition



Exterieur du premier aréna de Ferme-Neuve

de 1955 marque le début d'une véritable tradition. Son succès fera bouler de neige un peu partout au Québec et, en 1958, Ferme-Neuve lance son carnaval pour marquer l'inauguration de son nouvel aréna. Au programme : défilé aux flambeaux, spectacle sur glace, corps de clairon, hockey, « danses carrées » et couronnement de la Reine.



Soirée costumée en clôture du premier carnaval.



## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Éva St-Louis

Éva St-Louis, ses frères et sœurs, son père, Arthur, et sa mère, Edmira Béland, quittent Buckingham pour s'établir à Pontmain en 1913. Éva sera institutrice, la photo la représente le jour de sa graduation, avant d'épouser Pierre Paquette en 1916. Pendant 41 ans, beau temps, mauvais temps Éva traverse la rivière, l'été en chaloupe (Pierre ramait) et l'hiver en « cutter » pour accompagner à l'orgue toutes les différentes cérémonies religieuses. En reconnaissance de son dévouement on lui a offert l'orgue sur lequel elle a officié pendant toutes ces années. Éva St-Louis et Pierre Paquette ont eu huit enfants : Réal, Rhéa, Ronald, Réginald, Rubald, Romuald, Gérald et Raynald. Éva est décédée en 1970 à l'âge de 72 ans.

Dans l'édition du 12 février nous aurions dû voir cette chronique. Le Courant s'excuse de cette erreur.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Une journée au chantier



Camps de chantier à Sainte-Anne-du-Lac. (Collection Jan-Paul Raby)

Dans son livre Histoire de la paroisse de Sainte-Anne du-lac, Eugène Demers, prêtre, décrit ainsi une journée typique au chantier : « (...) il faut fournir inconsidérément la journée de travail d'une clarté à l'autre; (...) cela signifie lever à 3 heures du matin pour les charretiers, pour soigner leurs chevaux et à 5 heures pour les bûcherons, déjeuner et départ à la noirceur. Tout s'accomplit à force de bras à la hache, au godendard, au dug et à la chaîne d'acier. L'ouvrage est sale, dans la boue, la gelée, la neige sur tête comme aux pieds. Le travail est dangereux et les accidents et blessures se produisent souvent. Bien des bûcherons sont revenus estropiés des fois pour la vie.

Le midi à moins d'être près du camp, le dîner et la portion des chevaux se prennent dans la forêt. (...) Le retour au camp le soir s'accomplit une fois la clarté disparue à pied comme le matin. Le menu des repas se compose de soupe aux pois, de grillades de lard, de fèves au lard, de pain de ménage, de galettes. Les repas se prennent en silence à faire honte aux moines. Le souper terminé, les hommes retournent aussitôt au grand camp à leurs grabats de sapin, affiler leurs haches, leurs godendards, fumer et jaser.

(...) Les toilettes sont dehors à la belle étoile. Il faut s'installer les cuisses nues sur une perche d'épinettes écorcée entre deux « saints michels\* ». Cela ne convient nullement à des constipés.

Enfin, avant de s'endormir de fatigue, il faut subir les assauts des poux de tête et de corps assoiffés de sang. Tout devient finalement un concert de ronfleurs et un monologue de rêveurs. » p. 106-107.

\* S.V.P. : Si vous connaissez cette expression, communiquez avec la Société d'histoire. Notre interprétation est qu'elle serait une analogie avec l'ancien nom de Mont Saint-Michel, Saint-Michel-des-cèdres. La perche serait clouée entre deux cèdres.



Du temps des pins majestueux. À gauche, Paul Venne. (Collection Paul Venne)



## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... DEMERS, EUGÈNE

« Je n'apporte que l'expérience de ma vieillesse » dira Eugène Demers à son arrivée comme curé à Sainte-Anne-du-lac. Il n'a pourtant que 61 ans. Né le 17 août 1903 à Saint-Eustache, il fait ses études au Séminaire de Sainte-Thérèse et est ordonné prêtre le 9 mai 1929 par Mgr Georges Gauthier pour le diocèse de Montréal. Venu tôt dans le diocèse de Mont-Laurier pour des raisons de santé, il y restera toujours. D'abord curé de Chute-Saint-Philippe en 1937, de Brébeuf en 1945, il prend la cure de Lac-Saint-Paul en 1957 à laquelle s'ajoute celle de Chute-Saint-Philippe en 1961. En 1964, il est nommé à Sainte-Anne-du-Lac. Il prend sa retraite en 1973 et s'installe à Ferme-Neuve où il écrira son Histoire de la paroisse de Sainte-Anne-du-lac (1916-1976). Il décède le 5 octobre 1993.

# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Le moulin Sarrazin à L'Ascension

Moulin A. Sarrazin et Fils à L'Ascension 1936-1965



En 1935, Arthur Sarrazin et son fils Rolland, achètent un vaste terrain au lac Sibley, aujourd'hui le lac aux Poissons, dans la municipalité de L'Ascension, et fondent une scierie sous le nom de Arthur Sarrazin & Fils. Ils acquièrent le moulin de Viger Brunet, près de Mont-Laurier, au mois de mai de la même année, le démantèle et le remonte sur ce terrain. Le moulin entre en fonction l'année suivante.

De 1936 à 1957, le marché du bois est bon et le moulin vend du bois de sciage, des blocs et de la « croûte ». En 1953, Rolland fait ériger un brûleur que l'on voit encore au début des années 2000. En 1957, pour prolonger la période de sciage de janvier à septembre, on creuse un bassin réchauffé par des tuyaux à vapeur pour dégeler les billots. Mais le marché du bois change, entre autres, par l'arrivée de l'huile à chauffage. Les activités ralentissent progressivement et le moulin ferme ses portes en 1977.

Brûleur en 1953



*"Suite à l'appel que nous faisons dans la chronique de la semaine du 26 février, M. Gilles Prud'homme nous a communiqué l'information suivante: les "saints-michels" ou "michels" sont de jeunes sapins d'une hauteur pouvant aller jusqu'à 5 ou 6 pieds."*



## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Arthur Sarrazin

Né le 25 janvier 1888 à L'Annonciation, Arthur est l'aîné de la 3e génération de Sarrazin établis dans le comté de Labelle. Il épouse Julia Bélanger, institutrice à L'Ascension et fille de Godefroy et de Zénaïde-Léonie Laroche, à Sainte-Croix-de-Lotbinière le 3 juillet 1910. En 1912, il construit un magasin général au coin des rues Hôtel de Ville et Lahaie et devient entrepreneur forestier pendant que Julia gère le commerce. Très impliqué dans sa communauté, il sera président de la Commission scolaire (1925-1958), président de la Coopérative d'électricité pendant 10 ans et maire de L'Ascension de 1935 à 1957. Il est décédé le 27 décembre 1958 à l'âge de 70 ans.

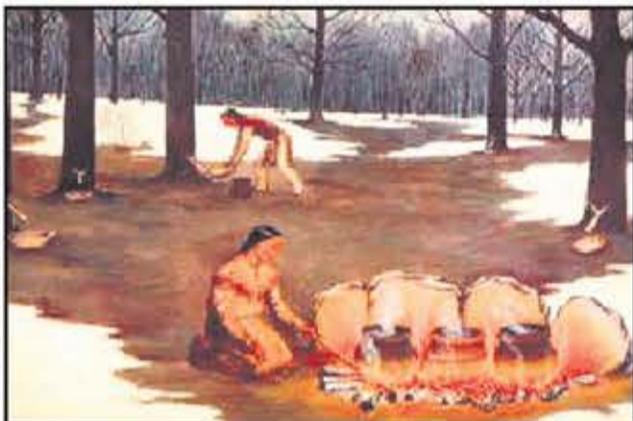


# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Du chaudron d'écorce à la tubulure (1)

Bien avant l'arrivée des Européens, les nations amérindiennes de l'Amérique du Nord connaissaient l'usage de la sève de l'érable à sucre. Les Anishinàbeg (Algonquins) habitant le territoire des Hautes-Laurentides la recueillaient en pratiquant une entaille avec leur tomahawk; ils y fixaient un copeau qui acheminait l'eau d'érable dans un récipient en écorce. Ils faisaient ensuite bouillir la sève dans un récipient en écorce aussi. Plusieurs légendes racontent de manière différente la découverte de la fabrication du sirop d'érable.



Nokamis (la Terre) aurait été la première à percer des trous dans le tronc des érables pour recueillir l'eau sucré. Mannabush, constatant que cette sève était un sirop prêt à être mangé, lui dit : «Grand-Mère, il n'est pas bon que les arbres produisent du sucre aussi facilement car les hommes ne tarderont pas à devenir paresseux. Avant qu'ils puissent déguster ce sirop exquis, il serait bon qu'ils soient obligés de fendre du bois et de passer des nuits à surveiller la cuisson du sirop. » Craignant que Nokamis reste indifférente à ses paroles Mannabush grimpa au haut d'un érable avec un seau rempli d'eau et le versa à l'intérieur, réduisant ainsi le sucre qui s'y trouvait. Depuis ce temps, veut la légende, au lieu d'un sirop épais, la sève contient 1 à 2 % de sucre, et, pour la réduire, il faut dorénavant travailler.



Une autre légende veut qu'une vieille femme micmac allât ramasser la sève des érables et, comme elle a meilleur goût chaude, en mit à bouillir au-dessus du feu de son tipi. Fatiguée, la vieille femme se reposa et s'endormit. À son réveil, elle trouva dans son chaudron d'écorce un sirop doré, clair et sucré.

On raconte aussi que le chef d'une tribu, prenant son tomahawk de l'érable dans lequel il l'avait enfoncé la veille, vit de la sève couler de l'entaille. Sa femme la goûta et la trouva bonne. Elle s'en servit pour cuire la viande ce qui lui évita d'aller à la source chercher de l'eau. Le goût sucré et l'odeur douce du sirop furent très appréciés et on l'utilisa dorénavant dès que la sève coula.



## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Thomas Mackanabé

En 1848, Thomas Mackanabé, fils de François Milkonabe et Marie Josebwe, et Philomène Wappenhousekoue, fille de Magdeleine Wappenhousekoue, quittent Oka pour s'établir au Wabassee, près du rapide, à la limite des cantons Bouthillier et Dudley, au cœur même des terres ancestrales des Weskarinis. Ils se marient selon le rite catholique à Maniwaki le 25 août 1856 et y font baptiser leurs enfants, quatre filles et deux garçons, puisqu'il n'y a encore aucun prêtre près de chez eux. Thomas aide les voyageurs de la Lièvre qui doivent porter au Wabassee pour se rendre plus haut dans les chantiers exploités par les compagnies forestières. Tous les printemps, il se rend à Notre-Dame-du-Laus pour échanger les produits de sa trappe au magasin de James McCabe. Il joue du violon et accompagne le chant de ses filles reconnues pour avoir des voix d'anges. En 1884, leurs talents seront mis à contribution lors de la messe célébrée en plein air par le curé Labelle pour marquer l'inauguration officielle du canton Kiamika. Au recensement du curé Desjardins, en 1898, la famille Mackanabé habite la paroisse de Saint-Gérard de Montardville (Kiamika). Thomas décède à Kiamika le 29 novembre 1900 à 64 ans; Philomène lui survivra jusqu'au 25 février 1927 et sera inhumée dans le cimetière de Saint-Aimé-du-Lac-des-Îles. Ils sont les ancêtres de nombreuses familles dont les Brisebois, les Saint-Jean, les Brunet, les Boucher, les Falardeau.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Du chaudron d'écorce à la tubulure (2)

Des sources historiques confirment qu'entre 1536 et 1542 Jacques Cartier et ses compagnons ont goûté à la sève d'érable. Tout au long du siècle suivant de nombreux témoignages montrent une lente évolution de la consommation du sucre d'érable liée à l'augmentation de celle du sucre – de la canne à sucre – chez les nobles et les mieux nantis. Louis XIV se fait livrer des dragées de sucre d'érable d'ici. L'utilisation du chaudron de fer facilitera la production de ce qu'on appelle maintenant le « sucre du pays ».

Au 19<sup>e</sup> siècle on passe de l'entaille faite à la hache au vilebrequin, du seau de bois à la chaudière en métal avec couvercle, du chaudron à l'évaporateur, de l'abri de branchages à la cabane. Le début du 20<sup>e</sup> siècle amène la découverte d'une méthode de conservation du sirop, sa classification en cinq catégories et l'invention du beurre d'érable. Progressivement, les consommateurs remplaceront le sucre d'érable par le sirop que l'on trouve maintenant sur les tablettes des supermarchés dans le format standard de 591 ml (canne).

L'apparition de la tubulure dans les années 1970 et celle de l'osmose inversée (1980) vont diminuer considérablement le nombre d'heures de travail et multiplier le nombre d'entailles pour satisfaire la croissance de la consommation.

Les acériculteurs québécois sont les plus importants producteurs de sirop d'érable au Canada (90,7% de la production nationale) et au monde (71% de la production mondiale). Ils exportent leurs produits dans plus de 48 pays, principalement aux États-Unis, en Allemagne et au Japon.



Jean-Marie Desharnais verse le sirop qui sera bientôt de la tire. Collection Jean-Marie Desharnais.



Jean-Marie vérifie si le sirop est prêt.



## La reconnaissez-vous ?

### Avez-vous reconnu... Jean-Marie Desharnais

Ludger Desharnais et Yvonne Morrissette s'épousent le 8 janvier 1912 à Sainte-Victoire d'Arthabaska. Après un court séjour à Lewiston, Maine, Ludger vient au chantier de la compagnie Painchaud et Miquelon, à Lac Saguay, où il rejoint son beau-père Arthur Morrissette. À l'automne 1914, les deux familles sont à Mont-Laurier. Après une équipée frustrante à Rivière-du-Loup, Yvonne et Ludger reviennent à Mont-Laurier et ce dernier travaillera comme charretier pour Sam Ouellette. En 1921, le couple achète une ferme dans le rang IV du canton Robertson où naîtra Jean-Marie (20 octobre 1922). Ce dernier épouse Lucie Vanier le 18 août 1943 et le couple s'établit sur la ferme où ils élèveront leurs 12 enfants. Ils auront la réputation de faire la meilleure tire d'érable et la meilleure bouffe de cabane à sucre. Jean-Marie s'éteindra le 15 mars 1999. François est, à 81 ans, le dernier survivant des enfants d'Yvonne et Ludger Desharnais. (Source : François Desharnais)



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## La pêche blanche

On peut dire que la pêche blanche existe depuis que des humains habitent les pays nordiques. Les Amérindiens du nord de l'Amérique et les Scandinaves la pratiquaient il y a des millénaires. Au Québec, c'est au tournant des années 1970 qu'elle connut réellement son essor.

Commença alors le débat sémantique : devait-on parler de pêche «sur» ou «sous» la glace. En fait, les deux appellations sont bonnes car les pêcheurs sont sur la glace et les poissons en dessous. On fit consensus pour utiliser le terme «pêche» blanche» car il permet de bien identifier la pêche à travers la glace, tandis que «pêche hivernale» pouvait désigner aussi bien la pêche à travers la glace que celle en eau libre, mais en hiver.

Aujourd'hui, la pêche blanche est une véritable industrie dans le sud du Québec, mais demeure un loisir dans la région. On peut la pratiquer dans les pourvoiries ou en pêche libre. Dans la cabane, les pieds sur la tablette de la «truie», ou au grand vent. On ne peut cependant pas pêcher sur n'importe quel cours d'eau ni à n'importe quel moment de l'hiver.



La bonne vieille corde noire en dacron tressé a toujours sa place.



Belle façon de prendre l'air.

(Photos : P84 Fonds Huguette Meilleur Lebeau Ferme-Neuve)



## Les reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Marie-Paule Allaire

Une petite fille de la ville a le coup de foudre pour un beau garçon de Notre-Dame-du-Laus qui fait ses études à Montréal. Mariée, elle découvre la vie à la campagne dans les années d'après-guerre. Elle n'a que 30 ans et déjà 6 enfants quand Guy meurt. Elle se retrouve chef d'entreprise : des chantiers un moulin à scie et un magasin général. Tout un village dépend maintenant d'une femme pour diriger une industrie qui est depuis toujours une affaire d'hommes. Pendant 15 ans elle mènera un combat héroïque contre la MacLaren pour assurer du travail à 200 bûcherons et 25 employés de la scierie. En 1969, elle vend le moulin et, pendant 20 ans, mène une carrière en Amérique latine et en Afrique pour l'Agence canadienne de développement international.

(Source : Allaire, Marie-Paule, La Dame du moulin, publié à compte d'auteur, 2008.)

# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Glacière à ciel ouvert

L'histoire parle beaucoup plus de la découverte et de la maîtrise du feu par les humains que de celle du froid domestiqué. Pourtant, les chasseurs cueilleurs se sont vite rendus compte que l'hiver leurs cueillettes et leur chasse se conservaient plus longtemps qu'en été. Ils comprirent que le froid permettait de ralentir l'état de dégradation des aliments. Ainsi, en hiver, les Grecs et les Romains plaçaient de la glace et de la neige dans des fosses profondes recouvertes de paille. Nos ancêtres ne feront pas autrement. Ils découperont la glace des étangs et cours d'eau pendant l'hiver et l'entreposeront sous le bran de scie dans des bâtiments plus ou moins adaptés pour cet usage.

Certaines familles s'assuraient d'un revenu d'appoint en « faisant » de la glace. On découpait des blocs de 18 pouces carrés qu'on vendait à ceux qui avaient des glacières. La glacière consistait en une boîte rectangulaire en bois ou en acier très bien isolée dans laquelle on plaçait un bloc de glace. L'extérieur était habituellement en bois. Afin d'empêcher les parois de pourrir en raison du taux d'humidité élevé, les parois intérieures étaient faites de zinc recouvert d'étain ou encore en acier émaillé. Après 1900, bon nombre de fabricants de glacières ont commencé à produire des meubles dont le fini intérieur et extérieur était en acier émaillé. On utilisait ce matériau parce qu'il était facile d'entretien.



On utilisait la glace des cours d'eau comme « réfrigérateur » pour conserver les aliments.



Empilement de blocs de glace.

(Photos : Album souvenir, Municipalité de l'Ascension, 1905-2005)



## Le reconnaissez-vous ?

Avez-vous reconnu...

### Léonie Guyot et Constant Pécelet



Constant Pécelet est né le 5 avril 1860 à Les Rousses (Jura). Il quitte la France en juin 1893 avec son épouse et un enfant, Georges. Après un court passage à Montréal, le goût de la pêche et de la chasse l'attirent dans le Nord. Un ami de Montréal lui cède deux lots en bordure du lac Paquette à L'Annonciation. Il bâtit un modeste magasin général où il fournit, à crédit, les articles nécessaires à la survie des familles de colons. Homme impliqué et actif il organisera une fromagerie, le cercle agricole, un syndicat d'éleveurs de chevaux, une coopérative agricole, une compagnie d'assurances. Il assumera aussi la présidence de la Société d'agriculture du Comté de Labelle, le secrétariat de deux corporations municipales (Canton Marchand et L'Annonciation) et de la Commission scolaire en plus d'être greffier de la Cour du magistrat et juge de paix pendant 50 ans.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Quand on «roulait» les chemins

Au début de la colonisation des Hautes-Laurentides on ne grattait pas les chemins, on les roulait. On tapait la neige au moyen d'un rouleau tiré par un cheval. On roulait le chemin en allant et en revenant de façon à pouvoir rencontrer.

Certaines municipalités étaient très précises dans leur commande de fabrication d'un rouleau. On peut lire dans le Registre municipal du canton Loranger au décembre 1917 : « ... qu'un rouleau à neige soit fait par M. W. Beaulieu pour l'inspecteur du lac Blanc. Ce rouleau devra avoir 8 pieds de long et 3 pieds de hauteur en merisier avec lattes de 5 pouces de longueur posées avec vis de 3 pouces avec support au milieu et une pôle.» (Rodier, Renée et Francine L. Girouard, Nomingue 1883-1983, p. 40.)

Pour les chemins de chantier on utilisait des tonneaux d'eau installés sur un traîneau et dont on déversait le contenu aux endroits où les patins des traîneaux glissaient. Une couche de glace était ainsi créée et facilitait le transport du bois par les chevaux.



Paul-Émile Paiement, de Nomingue, devant un rouleau à neige.



On glaçait les chemins forestiers. Ici à Sainte-Anne-du-Lac.



## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... François Desjardins

Bien que résident de Laval à l'époque, François Desjardins a commencé à fréquenter la région dès le début des années 1960. Il acquiert un chalet à Saint-Aimé-du-lac-des-Îles en 1977 et, à sa retraite, en 1992, il s'installe définitivement dans cette municipalité. Homme actif et impliqué, il se présente aussitôt à un poste de conseiller municipal à la faveur d'une élection partielle. Commence alors une carrière de 21 ans comme conseiller et maire. Il siégera aussi au conseil de Fabrique et comme président du club de l'Âge d'or. Il ne sera pas candidat en 2013 et prend une retraite bien méritée. L'homme, qui aura 75 ans le 30 octobre prochain, a accepté de siéger sur le comité pour la sauvegarde de l'église de Saint-Aimé, seul bâtiment patrimonial encore existant dans cette municipalité.

# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Ça sent la coupe !

Le hockey moderne a pris forme au Canada, mais il tire son origine de nombreux sports semblables pratiqués depuis des siècles dans divers pays. Ces jeux, la crosse française, le shinty écossais, le hurling irlandais, le hockey sur gazon et le baggat-away des nations autochtones, semblent avoir été adaptés pour être joués sur la glace.

En 1877, des étudiants de l'Université McGill rédigent les sept premières règles et fondent le premier club en 1880. Le jeu devient vite populaire et est présenté dans le cadre du Carnaval d'hiver de Montréal où le gouverneur général du Canada, Lord Stanley le découvre. Impressionné il crée un trophée, la Coupe Stanley pour récompenser la meilleure équipe du tournoi du carnaval.

En décembre 1906, on gratte une patinoire dans la baie Richard du Grand Lac Nominique où l'équipe locale y joue ses parties contre les autres équipes de la première ligue connue des Hautes-Laurentides : Saint-Faustin, Saint-Jovite, Labelle et L'Annonciation. La fanfare Harmonie de Nominique égaie les matches.



Une des premières illustrations d'un sport pratiqué sur glace avec un bâton : Les Chasseurs dans la neige (1565) de Pieter Bruegel (père). Détail de la peinture.



L'équipe de L'Annonciation de 1913. Assis : Jos McGibbon, buts; 2e rangée : Ernest Rochon, Joseph Leblanc, Wilfrid Dumouchel (chronométrateur), Georges Péclet; 3e rangée : Dr. Côme Cartier, vice-président, Edgar Fee, Wesley Beatty, gérant, Paul Couvrette, Eugène Dans, président.



Une équipe de Nominique en 1944-1945. 1ère rangée : Charles Généreux, Rémi La Belle, Wabo Levar, Léopold Desroches; 2e rangée : Paul-Émile Rodier, J.A. Renaud, Lionel Dumais, Armand Généreux, Paul-Émile Bray, Edouard Larocque, J.-Paul Allard, Gaston Beaulieu.



## Le reconnaissez-vous ?

### Avez-vous reconnu... José Charbonneau

Né le 2 novembre 1966 à Ferme-Neuve, José Charbonneau a été repêché par les De Montréal en 1985. Il commence sa carrière professionnelle en 1986 avec les Canadiens de Sherbrooke (2 saisons) avant d'être rappelé par le grand club puis échangé aux Canucks de Vancouver qui l'envoient à leur club-école. En 1992, il part jouer en Europe et revient avec les Canucks pour la saison 1993-1994 et commence à s'imposer avant qu'une série de blessures le ralentissent. Il participe aux séries de la Coupe Stanley en 1994. Cédé aux mineures en début de saison 1994-1995, il passera six saisons en Allemagne. Il prend sa retraite en 2001.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Les filles aussi jouent au hockey !



Sur un rond à patiner, à L'Annonciation, des femmes attendent que l'arrosage soit terminé pour jouer. Remarquez la tenue.  
Source Musée McCord

Si le premier match de hockey de l'ère moderne a eu lieu le 3 mars 1875, sous les lampes à gaz de la patinoire Victoria à Montréal, les Canadiennes mettent près de 15 ans avant de mettre sur pied des équipes féminines. Cette première se déroule à Ottawa, le 9 mars 1889, à la résidence du Gouverneur général, lord Stanley –oui, celui de la Coupe. À l'hiver 1894, les étudiantes du Collège Victoria de l'Université McGill deviennent les premières Québécoises à former des équipes. Le nouveau sport fait tranquillement son chemin chez les jeunes filles de la bourgeoisie canadienne-anglaise de Montréal, Westmount, Québec, Sherbrooke et Lachute qui, l'été, pratiquaient déjà le hockey sur gazon comme en Angleterre. Les parties sont souvent disputées derrière des portes closes ou devant un public essentiellement féminin. Quand des milliers d'hommes partent au front lors de la guerre 1914-1918, les patinoires sont prises d'assaut par les filles. Montréal comptera plus de 15 équipes et en naîtront d'autres à Sorel, Gaspé, Lachute, Saint-Jean-sur-Richelieu, Rivière-du-Loup, Lennoxville, Hull, La Tuque, Chicoutimi. Certaines joueuses, comme Albertine Lapensée, atteignent le statut de véritables vedettes, d'autant que les équipes de la Ligue nationale de hockey sont décimées par la guerre. Mais après des débuts prometteurs le hockey féminin amorce un net déclin. Si, au Québec, le hockey est une religion, le hockey féminin, lui, reste longtemps un « péché ». Nombre de curés le condamnent et les mé-



Club de hockey féminin à Mont-Laurier en 1941-42. De bout de g. à dr. Simone Dupuis, Aline Grenier, Émilienne Grenier. À genoux : Françoise Moquin, Andrée Matte, Huguette Lacasse, Jacqueline Marano. Source: Collection Andrée Matte Godard.

dias francophones l'ignorent délibérément. Il restera longtemps une activité sportive d'employées de compagnies ou une curiosité de carnivals d'hiver. Le premier véritable Championnat mondial de hockey féminin reconnu par la Fédération internationale de hockey sur glace réunira 200 joueuses de 8 pays en mars 1990. Les filles participeront à leurs premiers Jeux olympiques en 1998. Depuis 2009, la Coupe Clarkson, la Coupe Stanley des hockeyeuses, récompense la meilleure formation de la Ligue canadienne de hockey féminin.



## La reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Daniel Doré

Né à Ferme-Neuve le 9 avril 1970, Daniel Doré a été le premier choix des Nordiques de Québec au repêchage de la LNH de 1988 et le 5e choix au total. En 1989-1990, il commence la saison avec les Saguenéens de Chicoutimi avant d'être rappelé à Québec où il disputera 16 parties. Retourné à son club junior, il ne jouera qu'une seule autre partie dans la LNH l'année suivante. Après quelques saisons dans les ligues mineures, il se retire du hockey en 1994 et dispute deux saisons de roller hockey, entre autres avec les Roadrunners de Montréal.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Embâcles, débâcles et inondations

Les printemps ne sont pas tous beaux. Dans un pays de lacs, de rivières et de neige abondante le retour des beaux jours prend parfois des allures plus dramatiques. La crue des eaux fait de jolies photos, mais de forts mauvais souvenirs. En voici quelques exemples.



La rivière Rouge sort de son lit vers 1940 envahissant les alentours du pont couvert du village de L'Annonciation. (photo : Richard Lagrange, Le Nord, mon père...)



Embâcle au pont Reid à Mont-Laurier en 1947. (Collection Société d'histoire)



L'inondation fut si subite à Ferme-Neuve en 1970 qu'on eut recours aux pompiers pour évacuer personnes et meubles précieux. (Collection Studio Fleur de Lys)



En 1970, à L'Ascension. (Album souvenir L'Ascension 1905-2005)

## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Julia Bélanger



Née le 3 juin 1880 à Saint-Louis-de-Lotbinière, Julia Bélanger y fait ses études à l'Académie du bon Pasteur et gradue en 1897 avec la médaille d'or du Comité catholique de l'Instruction de la province de Québec. Elle enseigne d'abord dans son village natal avant de répondre à une annonce dans un journal où on demande une institutrice pour L'Ascension. L'aventure ne lui fait pas peur et elle décide de s'y présenter. Choisie, elle y enseigne de 1908 à 1912. Elle rencontre Albert Sarrazin qu'elle épouse le 3 juillet 1910. Elle s'occupera de leur magasin général et sera une sorte d'écrivain public rédigeant lettres, formulaires et affidavits. Elle sera organiste à l'église paroissiale pendant 66 ans. Elle décède le 8 mars 1978 à l'âge de 97 ans à L'Ascension où elle est inhumée.

# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Un dernier coup de patin!

Beaucoup connaissent les exploits des frères Lemieux dans la Ligue nationale de hockey, mais un autre duo de frères, aussi originaires de Mont-Laurier, s'est illustré dans le hockey. Dan et Sylvain Cloutier ont cependant grandi à Sault-Sainte-Marie et ont brillé dans les rangs juniors avec le Storm de Guelph. Sylvain sera repêché au 70e rang par les Red Wings de Détroit en 1992; Dan le sera par les Rangers de New York en 1994 au 26e rang.

Né le 22 avril 1976 à Mont-Laurier, le gardien Dan Cloutier a remporté le trophée Dave-Pinkney de la Ligue Junior de l'Ontario, remis au gardien ayant accordé le moins de buts en saison régulière, en 1995-1996. Il s'alignera successivement avec les Rangers, le Lightning de Tampa Bay, les Canucks de Vancouver (4 saisons) et les Kings de Los Angeles. Gardien no 1 à Vancouver, il connaît trois saisons consécutives de 30 victoires et plus avant de perdre son poste au profit de Roberto Luongo acquis des Panthers de la Floride. Le 5 juillet 2006, il signe un contrat avec les Kings de Los Angeles où il rejoint son ancien entraîneur, Mark Crawford. Une série de malencontreuses blessures le forceront à prendre sa retraite en 2010. Il revient alors avec les Canucks de Vancouver comme conseiller au développement des jeunes gardiens de but de l'organisation.



*Originaire de Mont-Laurier, Dan Cloutier grandira à Sault-Sainte-Marie et s'illustrera avec les Canucks de Vancouver.*



*Dan Cloutier dans son rôle d'entraîneur des gardiens de but des Canucks de Vancouver.*



## La reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Sylvain Cloutier

Sylvain Cloutier est né le 13 février 1974 à Mont-Laurier. Il jouera sept matches avec les Blackhawks de Chicago en 1998 avant d'être sélectionné par les Thrashers d'Atlanta lors du repêchage d'expansion de 1999 puis échangé aux Devils du New Jersey en novembre. Après plusieurs saisons dans différents circuits mineurs, il poursuit sa carrière en Angleterre avec le Blaze de Coventry de l'Elite Ice Hockey League. En 2009, il devient joueur-entraîneur des Stingrays de Hull, de la même ligue. Il occupe encore ce poste à l'âge de 40 ans.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## La colonisation juive à La Macaza (1)

On peut dire que la colonisation du canton Marchand autour de la rivière et du lac Macaza commence avec l'arrivée du train, en 1893, à Labelle. Un chemin de chantier y mène, sur une distance de 8 à 10 milles, à deux moulins à scie déjà en activité. En 1895, 68 lots de 100 acres chacun sont ouverts à la colonisation et 29 colons s'y établissent. Ils sont rejoints, en 1899, par 6 familles juives qui occupent 750 acres sur les rives du lac Macaza.

Ces pionniers sont les familles d'Isidore Pascal, de Henry et de Saul Walker, d'Abraham, de David et de Jacob Wroblewski. Entre 1901 et 1918, au moins 50 autres familles s'établiront et, en 1911, on compte 143 habitants de religion juive d'origine polonaise, russe et roumaine. Ils fuient les persécutions et pogroms dont ils sont victimes dans ces pays et la situation économique difficile des villes canadiennes. Plusieurs sont motivés par un désir de « retour à la terre », d'avoir un coin de pays à soi.

Leur établissement est chapeauté par la Jewish Colonization Association fondée à Paris en 1891 par le baron de Hirsch. Au Canada, les fonds sont administrés par le Young Men's Hebrew Benevolent Society à Montréal; puis, à compter de 1906-1907, par le Canadian Committee of the Jewish Colonization Association (J.C.A.).

Les premières années sont heureuses : ils bâtissent maison, défrichent et le poisson est abondant. Mais en 1903, un incendie de forêt ravage les deux rives de la rivière Macaza détruisant la plupart des fermes et forçant les familles à fuir sur l'eau. Ayant tout perdu, plusieurs quittent temporairement ou définitivement. Car les colons juifs rencontrent les mêmes difficultés que leurs voisins canadiens-français : terres impropres à la culture, manque d'équipement moderne, absence d'un grand centre pour vendre leurs produits, endettement et exode des enfants vers les villes pour s'instruire et pour travailler.

En 1921, il ne restera que 8 familles vivant de façon permanente à La Macaza, mais plusieurs autres ont conservé leur propriété et y séjournent l'été.

(Source : Pascal Freeman, Naomi, La Macaza, Quebec and the Jewish Colonization Association. Traduit par Gilles Deschatelets avec l'aimable autorisation de l'auteure.)



*Max Pascal, fils du pionnier Isidore Pascal. Son fils Jacob fondera la chaîne de quincailleries Pascal.*



*Famille de pionniers juifs devant leur maison en rondins*



## La reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Naomi Pascal Freeman

Descendante de la famille Pascal, famille pionnière de La Macaza, Naomi Pascal Freeman y a passé plusieurs étés de son enfance. Entre 2009 et 2011, elle a fait une recherche sur la colonisation juive à La Macaza. Elle a utilisé des renseignements d'un manuscrit non publié de l'historien Jean-Paul Bélanger, Aperçu historique de la colonie juive de La Macaza, conservé aux Archives nationales du Canadian Jewish Congress, les archives du Canadian Committee of the Jewish Colonization Association et rencontré plusieurs descendants des familles pionnières.

# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## La colonisation juive à La Macaza (suite et fin) De la ferme à la villégiature

L'agriculture sur les terres de colonisation ne nourrissait pas son monde : les colons canadiens-français passaient l'hiver dans les chantiers, les colons juifs allaient travailler en ville. Dès le début des années 1920, certaines familles de colons juifs vont trouver un revenu d'appoint en accueillant des vacanciers l'été. Leur clientèle est composée de familles de travailleurs de Montréal – mais aussi de jeunes filles et jeunes hommes seuls – désirant passer leurs vacances d'été dans un décor champêtre où l'air est pur et la nourriture fraîche et abondante. Les légumes viennent du jardin et la viande kasher arrive de Montréal par le train tous les jeudis soirs. On pêche, on nage, on danse, on pratique différents sports. Autour des feux de camp jaillissent des chansons en Yiddish et en Hébreu.

Peu à peu ce tourisme se développe : on construit des hôtels qui peuvent accueillir jusqu'à 125 visiteurs qui reviennent année après année. Plusieurs sont des descendants de deuxième ou de troisième génération des pionniers; d'autres y viennent en cure.

Parmi les établissements célèbres figurent celui de Philip Kaufman avec sa salle de danse réputée pour la qualité de ses orchestres; celui de Morris Rabinovitch qui possède aussi un magasin général près du village sur la route vers L'Annonciation; et celui dirigée par Sonia Westerman, femme remarquable, qui attire l'intelligentsia juive montréalaise – professeurs, écrivains et leaders sionistes et dont la cuisine kasher jouit de la plus haute renommée. Pendant cette période, certains de ces visiteurs se construiront des chalets sur les bords du lac Macaza et du lac Chaud.

Au cours des années 1950, ces hôtels mourront en même temps que leurs vieux propriétaires et les fermes des colons juifs subiront peu à peu le même sort. Petit à petit la présence juive à La Macaza s'éteindra. (Source : Pascal Freeman, Naomi, La Macaza, Quebec and the Jewish Colonization Association. Traduit par Gilles Deschatelets avec l'aimable autorisation de l'auteur.)



L'hôtel tenu par Sonia et Chaya-Ita Westerman attirait l'intelligentsia juive montréalaise.



Les touristes logent à l'hôtel ou à la ferme. Ici la ferme des Belensman.



## La reconnaissez-vous ?

### Avez-vous reconnu... Jacqueline Gareau

Née le 10 mars 1953 à L'Annonciation. Athlète de niveau international de 1978 à 1990, en marathon. Seule Québécoise à avoir gagné le prestigieux Marathon de Boston. Elle a participé aux Jeux olympiques de Los Angeles en 1984. Cinquième aux Championnats mondiaux d'athlétisme en 1983. A reçu en 2000 le titre de la «Marathonienne du XXe siècle au Canada». Elle est maintenant massothérapeute et conférencière. Au cours de sa carrière s'échelonnant de 1977 à 1988, elle a remporté neuf marathons et signé plusieurs records canadiens.

# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Fanfare



Fanfare L'Union musicale des Colons du Nord, de L'Annonciation, en 1903. 1ère rangée : de g. à dr. : Dosithée Boileau, Noël Charette, Aldéric Labelle, Guillaume Maurois, Dr Josué Pineault, Noé Charbonneau, Joseph Tranchemontagne, Horace Chartier, Polydore Danis. 2e rangée : Edmond Boileau, Joseph Boileau, Eugène Boileau, Alphonse Boileau, Emmanuel Paré, Charles-Borromée Boileau, Eugène Danis. 3e rangée : Alfred Bélanger, Ovide Brassard, Alfred De Granpré, Raoul Beauchamp, Eudore Beauchamp. (Source : Douce souvenir, frère Samuel Charette, s.c., 1953, p.186)

Dès 1902, à peine 20 ans après sa fondation, L'Annonciation possède sa fanfare. Grâce à la générosité de l'aubergiste Eugène Danis, l'Union musicale des Colons du Nord est pourvue d'instruments qu'elle utilise deux fois la semaine pendant les répétitions dirigées tour à tour par M. Laviolette, M. DeGranpré ou le docteur Jean-Josué Pineault. La fanfare participe à toutes les grandes cérémonies religieuses ou civiques du village comme le Denier du Colon, une fête inaugurée en 1899 par la Société générale de Colonisation et de Rapatriement, celle de la Coopérative des Colons du Nord qui regroupe les colonies de la Rouge ou le 14 juillet, Fête des Français, nombreux à l'Annonciation, et organisée en collaboration avec l'Union française de Montréal. Le journal l'Ami du Colon du 8 juin 1906 souligne dans sa Chronique régionale-L'Annonciation, en p. 1 : « Notre fanfare des colons du Nord sous l'habile direction de M. Laviolette, a repris ce même jour ses concerts en plein air. Nous leur devons des remerciements pour le surplus de gaieté que donne à nos parages l'écho harmonieux de ses instruments, si lent à se perdre dans nos montagnes. Il éveille partout dans le cœur de nos campagnards les plus nobles sentiments. »



## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Ghislaine Éthier

Native de L'Annonciation Ghislaine Éthier a été la première femme entraîneuse à Softball Canada qui conduisit son équipe à la victoire aux Jeux Panaméricains en 1983. Elle quitte ensuite pour la France où elle sera d'abord joueuse de hockey puis entraîneuse nationale de l'équipe de France softball senior. Elle est considérée comme une sommité dans son sport.

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Mystères et légendes de Pontmain La maison hantée de Georges Cloutier

Au cours de l'année 1922, des phénomènes inexplicables se produisent dans la maison de Catherine Longpré et de Georges Cloutier à Notre-Dame-de-Pontmain. Un soir, à la brunante, les deux pouliches se mettent soudain à sauter et à hennir dans leur enclos, comme affolées. Puis Catherine remarque que le bois normalement cordé sous le poêle est maintenant sur le lit dans la chambre où est morte sa belle-mère, Julie Prézeault. Pourtant elle est seule à la maison, Georges est parti jobber au «crique de la Carpe».

Craintive, elle se rend chez son voisin, Léon Dicaire, qui envoie ses fils, Hermas, 9 ans, et Joseph, 11 ans, dormir chez Catherine.

À peine endormis, les enfants sont réveillés par les craquements de la chaise berçante qui, bien que vide, se balance à pleins berceaux. Toute la nuit, la flamme de la lampe à l'huile monte puis descend régulièrement comme si quelqu'un tournait la mèche. Un autre jour, une grosse roche mouillée, comme si elle sortait de l'eau, déboule brusquement l'escalier qui mène à l'étage; des sons étranges rappellent celui de pierres qu'on frappe ensemble. Paniquée, Catherine fait revenir Georges du chantier et, en attendant, se réfugie chez ses voisins, Léon Dicaire et Rose de Lima Valiquette. Léon ne croit pas toutes ces his-



Léon Dicaire, le voisin témoin de plusieurs phénomènes inexplicables, et Catherine Longpré, celle que le ou la fantôme visitât pendant des mois.



toires... jusqu'au lendemain matin. Alors que tous se dirigent vers la maison de Catherine, ils sont sidérés de voir des vêtements sortir d'une des fenêtres du haut. Jupes, pantalons, blouses, bas se balancent dans les airs, glissent sur la corde à linge, valsent jusqu'au bord de la rivière avant de revenir, en dansant toujours, pour se glisser à l'intérieur de la maison par la même fenêtre. Certains jours, les souliers de Catherine se promènent seuls, parfois c'est le panier à tricoter ou le panier à œufs.

Comme dans tous les cas de phénomènes inexplicables, on fit venir le curé pour bénir la maison. Mais les phénomènes se poursuivirent : on vit, l'hiver, danser des gens alors que la maison était inhabitée et qu'aucune trace de pas n'était visible. Le mystère reste entier.

(Mystères, légendes et anecdotes de Pontmain ont été recueillis par Clovis Daoust et publiés dans l'album souvenir Pontmain 1884-1984. Adaptation : Gilles Deschatelets avec l'aimable autorisation de M. Daoust.)

## Avez-vous reconnu... Hermidas Bondu



Hormidas Bondu a été maire de Pontmain de 1941 à 1947 et de 1949 à 1969. Il est descendant d'une famille de commerçants dont l'arrière grand-mère, Valentine Bondu, qui ouvrit le premier magasin de Pontmain. Homme entreprenant, il gèrera une scierie, deux magasins généraux, des chalets et, dans les années 1940, une compagnie d'autobus. Il servit ses clients, tant au magasin général qu'au moulin à scie jusqu'aux derniers moments de sa vie. Il est décédé le 29 octobre 1978.

# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## La première scierie de Ferme-Neuve



Vue du premier moulin à scie de Ferme-Neuve construit et opéré par Adolphe Leblanc.



Un groupe d'employés du moulin.

(Photos : Collection Adrien Leblanc. Fonds Caisse Desjardins Ferme-Neuve. P132.)

Ferme-Neuve doit son existence à la forêt. Dès le 19<sup>e</sup> siècle, son territoire, riche en pin blanc et en pin rouge, est convoité par les marchands de bois. La multiplication des chantiers forestiers amène l'ouverture d'un dépôt forestier, pour le ravitaillement des travailleurs de la forêt, qui deviendra une importante ferme forestière, La Ferme de la Montagne, renommée la Ferme neuve.

La première scierie indépendante des grands monopoles forestiers est construite et opérée par Adolphe Leblanc. Son épouse, Lucia Lafontaine, et lui quittent Hull (aujourd'hui Gatineau) après l'incendie qui détruit une partie importante de la

ville, plus de 4 000 maisons rasées, le 26 avril 1900, et s'installent à Ferme-Neuve avec leurs enfants.

Adolphe construit une grande maison à deux étages pour loger sa famille puis le premier moulin à scie de la jeune municipalité. Il est situé du côté ouest du ruisseau des Journalistes, qui se déverse dans la rivière du Lièvre, et divise son terrain en deux. L'entreprise procurera un travail saisonnier précieux pour plusieurs familles que l'agriculture nourrit à peine.

Vers 1940, Adolphe vend son moulin et sa maison à son plus jeune fils, Adrien, mais continuera d'habiter la maison jusqu'à son décès. En 1990, Adrien cède la résidence à ses sept enfants. En 2009, Pauline, une de ses filles, achète la maison familiale pour s'y installer.



## Le reconnaissez-vous ?

# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Le Club de boucane de Lac-du-Cerf



Le magasin général de Pierre Martel où se réunit le Club de boucane.

Dans les nouveaux villages ou territoires colonisés le magasin général était un lieu de rencontre et de socialisation. À Lac-du-Cerf, selon le témoignage de Pierre Martel, «Les gens se réunissaient au magasin Martel. Ils fumaient la pipe autour du poêle qui faisait aussi de la boucane. Ils ont appelé ça le Club de la boucane, c'était le premier club de loisirs.» Le Club de la boucane discute du développement agricole, économique, et touristique du village. Ils décident de se former en comité : Ludger Charbon-

neau devient le Grand Boucanier, Auguste Désormeaux, le Grand Argentier, le curé Donat Dumouchel, le Grand Gardien de la paix et les Grands Dépensiers sont Alexandre Boismenu, Wilfrid Bonami, Patrick Duffy et Origène Martel. Leur devise : «Le progrès par l'utile et l'agréable». En août 1945, le club procède à l'aménagement d'un premier terrain de baseball sur la terre d'Armandoza Caron, terrain

dont ils partagent l'utilisation avec les vaches ... et certains désagréments. En juillet 1949, le club des Loisirs de Lac-du-Cerf est dûment enregistré avec pour objectif «de procurer des récréations honnêtes et saines aux jeunes de la communauté». Certains des membres du Club de la boucane compte parmi les officiers du nouveau Club. (Source texte et photos : Cour- sol, Luc et le Comité du 50e, 1992.)



Wilfrid Bonami



Donat Dumouchel



Ludger Charbonneau



### Les reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Isaïe Godmer

Aidé des membres de sa famille, Isaïe Godmer gère un hôtel imposant, un moulin à scie, un club de chasse et pêche et un service d'autobus entre Ferme-Neuve et Montréal. Il est aussi entrepreneur et s'implique beaucoup en politique. À son décès, en 1943, l'hôtel sera vendu par la succession. Mais en raison de l'impact et du rayonnement d'Isaïe et de Marie-Ange comme entrepreneurs dans la région on a donné son nom à son ancien hôtel que la municipalité a cité bien patrimonial.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Sainte-Anne-du-Lac et la Saint-Jean de 1937



Char allégorique de Sainte-Anne-du-Lac à la Saint-Jean de 1937.



Détail du char : la cabane du colon.

Source : Jean-Paul Raby, Histoire de Mont-St-Michel depuis Cent ans, 1899-2001.

Les résidents de Sainte-Anne-du-Lac ont plusieurs raisons de célébrer la Saint-Jean-Baptiste en 1937. D'abord, c'est la première fois que le 24 juin est une fête «chômée», fériée; on annonce la fin de la crise économique pour bientôt; la majorité des municipalités de la région ont décidé de participer aux festivités à Mont-Laurier et Sainte-Anne atteint deux chiffres importants : 200 familles et 1 000 habitants.

Mais, surtout, les Lacquois et les Lacquoises veulent oublier l'année néfaste que fut 1936. Le 26 février, un incendie causait de lourds dommages à l'école du village. Puis le 13 juillet, pendant la messe du matin, la foudre frappe l'église électrocutant partiellement le curé, ses servants de messe et une partie des fidèles.

Le curé Anthime Sicotte est le plus durement touché et sera malade de longs mois. Comme un malheur n'arrive jamais seul, le 7 octobre, quatre citoyens sont retrouvés noyés dans le ruisseau Rainboth à côté du pont : Aldège Constantineau, Gérard Touchette, Camille Viau et Ovila Masse. Deux amis les avaient quittés bien en vie quelques minutes plus tôt. La tragédie sème la consternation dans le village. En 1937, Sainte-Anne-du-Lac sera de la grande fête à Mont-Laurier. Son char allégorique mettra en scène les premiers travaux de défrichement d'un lot de colonisation.



## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... **Théodule Vanier et Graziella Lalonde**

En 1913, Théodule Vanier entreprend une coupe de bois au canton Décarie et s'y bâtit un camp où le rejoint sa famille deux ans plus tard. Avec le curé Michel Martin, de Ferme-Neuve, il mène la lutte contre la compagnie McLaren qui a détruit et incendié des camps d'entrepreneurs indépendants et veut empêcher la colonisation du canton. Les colons gagnent leur lutte et le canton est érigé en paroisse en 1916. Théodule sera marguillier de la paroisse, membre du comité du cercle paroissial qui voit autant à l'organisation de loisirs qu'au développement de la paroisse. Il joue aussi du violon alto dans la fanfare. Théodule et Graziella sont considérés comme les premiers pionniers de Sainte-Anne-du-Lac.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Quand Mont Saint-Michel criait «Au loup!»



Charley DeBassecour, Jean-Paul Raby, Bruno Miller, Ginette Miller et Hippolyte Miller avec les loups abattus.



Roger et Réal Chatillon ont abattu, eux, des ours.

Plusieurs fois au cours de leur histoire les Michelmontois et Michelmontoises ont été aux prises avec les loups et les ours. En 1926, ces bêtes sauvages égorgent près de 300 moutons et autant l'année suivante. Les citoyens demandent l'aide du député libéral Pierre Lortie, membre du gouvernement Taschereau, pour l'envoi de gardes-chasses expérimentés ou une hausse de la prime pour l'abattage des carnassiers.

Ils referont la même demande en 1937 et en 1949 quand les prédateurs de moutons causent encore de lourdes pertes dans les troupeaux.

Au cours des années 1960, les loups font, cette fois, des massacres dans les ravages de chevreuils menaçant, selon certains, la survie et de l'espèce et de sa chasse, un sport très populaire

dans la région. Selon les statistiques du Ministère de la Chasse et de la Pêche 1 149 chevreuils sont tués par les chasseurs du comté de Labelle en 1964 comparativement à 3 262 en 1963. Cette importante diminution est en bonne partie attribuée aux loups dont la prime d'abattage a été abolie quelques années plus tôt. Le Conseil de comté fera des représentations auprès du gouvernement provincial qui porteront fruit quelques années plus tard. La prime pour l'abattage du loup sera haussée à 35,00\$. (Source et photos : Raby, Jean-Paul, Mont Saint-Michel 1899-2001.)



## Le reconnaissez-vous ?



Avez-vous reconnu...

### Guy Pinard

Assassiné au Rwanda le 2 février 1997 pendant qu'il célébrait sa messe, Guy Pinard avait fait un court séjour dans la région. Le 13 juillet 1994, il était nommé, avec son confrère Armand Poulin, prêtre collaborateur pour les paroisses de Ferme-Neuve, Mont-Saint-Michel et Sainte-Anne-du-Lac. Les deux quittaient le 8 août 1995 pour retourner au Rwanda qui, disait-il, avait un urgent besoin d'une pastorale de réconciliation. Guy Pinard avait, depuis son ordination comme prêtre en 1961, toujours œuvré en pays de mission.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## La Caisse Desjardins de Mont-Laurier a 75 ans



Le 4e local de la Caisse Desjardins de Mont-Laurier voisin Magasin du peuple de 1944 à 1959.



De 1972 à 1990 la Caisse est située au 610, rue de la Madone.

Le 9 juillet 1939, il y a donc 75 ans, est formée une coopérative d'épargne et de crédit qui prendra le nom de Caisse populaire Desjardins de Mont-Laurier. Des 39 premiers sociétaires, 31 sont des agriculteurs qui, depuis les débuts de la crise économique en 1929, n'arrivent pas à vendre leur production.

La Caisse, et le mouvement des fédérations des Caisses qui gagne tout le Québec à partir des années 1930, est fortement appuyée, entre autres, par l'Union catholique des cultivateurs et par l'ensemble du clergé québécois. Le prêtre missionnaire-colonisateur du diocèse de Mont-Laurier, l'abbé Adé- lard Roy, sera un ardent propagandiste de la Caisse et des aumôniers diocé- sains y seront présents jusque dans les années 1970. L'évêque Joseph Eugène Limoges est nommé président d'hon- neur à sa fondation.

Après seulement six mois d'existence la Caisse de Mont-Laurier comptera 396 membres. En 1943, elle obtient enfin l'autorisation de recevoir et de conserver les dépôts d'épargne de ses membres et n'a plus à les déposer dans une autre institution financière. Elle em- bauche aussi son premier employé à

temps plein, Monsieur Louis-Philippe Paradis, qui sera tout à la fois secrétaire et gérant. En 1947, la Caisse Desjardins de Mont-Laurier accueille son 1 000e membre et son actif dépasse les 100 000\$. La même année, elle fait son premier don en argent à la communauté, un don de 5\$ à la Société amicale des aveugles.

Aujourd'hui, la Caisse soutient les organismes du milieu par le biais de son Fonds d'aide au développement du milieu et son programme de dons et commandites. Au cours de son histoire la Caisse a occupé sept locaux différents, tous situés au centre-ville et tous situés sur la rue de la Madone.



## Le reconnaissez-vous ?



Avez-vous reconnu...

### Adé- lard Roy

Né le 17 février 1880, ordonné prêtre le 1er août 1915, il décède le 1er juin 1947. Ardent propagandiste du mouvement coopé- ratif, il sera le premier aumônier de la nouvelle Caisse populaire de Mont-Laurier. Comme aumônier de l'Union des Cultivateurs catholiques, il organise un mouvement d'attachement et de retour à la terre, des journées agricoles et regroupe les jeunes cultivateurs. Nommé missionnaire colonisateur du diocèse par l'évêque Limoges, il accompagne un premier contingent d'une cinquantaine de colons qui vont s'établir en Abitibi en 1933. Il sera curé de Lac-des-Îles de 1916 à 1920 et de Val-Limoges de 1943 à 1947.



En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Les voyages épiques de Joséphat Touchette sur le chemin Chapleau



Tracé du chemin Chapleau.

À l'hiver 1885, Noé Touchette quitte Saint-Agathe avec deux de ses fils, Joséphat (16 ans) et Évrard (12 ans), pour venir s'établir sur la rive est de la Lièvre, dans le canton de Kiamika, six milles au sud de la Ferme rouge. L'hiver suivant, Noé retourne, seul, chercher sa famille. Sur le retour, à Nominungue, une mauvaise surprise les attend : une tempête de neige rend le chemin Chapleau impraticable et ils doivent se réfugier chez les Jésuites. Mais quelqu'un prévient le jeune Joséphat, à Kiamika, que ses parents sont bloqués par la neige sur le chemin Chapleau. Pris d'inquiétude ce dernier part à leur rencontre avec deux bœufs et une sleigh.

Commence alors un voyage épique de trente milles, dont six sur la rivière du Lièvre. Les bœufs s'enfoncent dans la neige jusqu'au poitrail et avancent à peine. Voyant la nuit venir, et manquant de provisions pour lui et pour ses bêtes épuisées, le jeune homme doit revenir sur ses pas jusqu'à la dernière habitation. Quand il revient, un de ses bœufs est mort. Il doit l'abandonner et continuer son chemin, tirant et poussant et le bœuf et la sleigh. Il ne n'arrive à Nominungue que le lendemain à demi mort.

Après quelques jours de repos, il revient à la ferme de la Lièvre, où son jeune frère de 13 ans est seul, pour construire deux traîneaux afin de ramener la famille. Il repart ensuite pour Nominungue, en traînant les deux traîneaux. Il en revient, toujours à pied, avec sa sœur Léonie, 10 ans, en tirant les deux traîneaux chargés de linge, de provisions et de ... poules vivantes qu'il abrite de poches et de tissus. Après quelques jours de repos à la ferme, il retourne à Nominungue chercher ses parents et les autres enfants. Un autre 30 milles dans la neige.

Il reviendra avec son père et trois de ses jeunes sœurs. Toujours à pied et traîneaux chargés. Mais on est déjà tard en mars et la glace, sur la Lièvre, peut être trompeuse d'autant qu'elle a laissé le bord par endroits. Voyant venir les traîneaux de loin, Évrard et Léonie, 13 ans et 10 ans, les savent en danger et placent des billots pour servir de pont. Constatant que la glace plie sous leurs pas, ils croisent tous les billots qu'ils trouvent sur la glace aussi loin qu'ils le peuvent. Quand la famille arrive chacun peut voir que sans cette initiative ils auraient tous été emportés par la glace. Comme Racine le fait dire à Rodrigue dans le Cid : «Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées la valeur n'attend point le nombre des années.»

(Source : D'après le récit de Mgr Joseph Hercule Touchette dans Kiamika  
omme une rivière... Adaptation : Gilles Deschatelets)

### Avez-vous reconnu...

## Joséphat Touchette



On l'a vu, Joséphat Touchette était un homme fiable et dévoué. Il sera maire de la Municipalité du canton Kiamika de 1904 à 1909, de 1912 à 1914 et en 1924-1925. Il sera aussi membre du premier comité de régie de la Coopérative des colons du Nord, fondée en 1906 à Nominungue; premier président de la Société de fabrication de beurre et de fromage de Saint-Gérard-de-Montarville (ancien patronyme de la paroisse de Kiamika). Il fera plusieurs mandats à la présidence de la commission scolaire et, en 1915, sera un des trois premiers syndics élus pour aider le nouveau curé, Pierre Neveu, dans l'administration de la paroisse. Marié à Aimée Léonard, ils auront 9 enfants.

# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Notre première remorqueuse



La famille Joseph Matte en 1946. 1ère rangée : Robert, Béatrice Pelletier, Joseph, Henri. 2e rangée : Rémi, Marie, Gabriel. 3e rangée : Eucher et Philippe.



La remorqueuse fabriquée par Joseph Matte.



Le nouveau garage reconstruit en 1930. Comme les chemins n'étaient pas ouverts l'hiver, Joseph Matte avaient plusieurs mois pour faire la mise au point des voitures. Au printemps, il sortait les voitures et les propriétaires en reprenaient possession.

En 1929-1930, Joseph Matte fabrique la première remorqueuse à être utilisée dans les Hautes-Laurentides dans son garage de Val-Barrette. L'engin est composé d'une partie de la carrosserie d'une auto Graham-Paige\* et d'une partie de celle d'un camion. Joseph Matte était natif de Sainte-Thérèse-de-Blainville où il exerçait le métier de forgeron voiturier et fabriquait, entre autres, des voitures à chevaux et des traîneaux.

À son arrivée à Val-barrette, en 1923, il achète d'abord la boutique de forge d'un Monsieur Brissette et loge sa famille à l'étage. Bientôt il y ajoute un garage. Le bâtiment sera détruit par un incendie le 30 juin 1930, mais il reconstruit aussitôt avec l'aide de quelques voisins. Les deux pompes à essence, dites «pompes à globe», contenaient chacune dix gallons d'essence et fonctionnaient «à bras». En 1930, l'essence se vendait 0,27\$ le gallon.

Joseph Matte opérera son garage jusqu'en 1962 quand il le cédera à son fils Eucher. Né en 1884, Joseph avait épousé Béatrice Pelletier née en 1886. Ils vécurent tous les deux jusqu'à un âge avancé; Béatrice mourut à l'âge de 96 ans et Joseph à 97 ans.

\* (Graham-Paige était un constructeur américain fondé en 1927 HYPERLINK «<http://fr.wikipedia.org/wiki/1927>» \o «1927» par les frères Joseph et Robert Graham et le Canadien Ray Austin. La production d'automobile se termina en 1940.)



## Le reconnaissez-vous ?



En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## À Chute-Saint-Philippe, qu'est devenue la cloche « volée » du curé Brodeur?\*



Une cloche de locomotive du Canadien Pacifique semblable à celle du curé Brodeur.

Albert Brodeur était vicaire à Ferme-Neuve quand le 2e évêque du diocèse de Mont-Laurier, Mgr Joseph-Eugène Limoges, lui demande, en juin 1933, d'aller fonder une paroisse à Chute-Victoria. Paroisse qui n'avait ni église, ni presbytère, ni cimetière, ni ... cloche.

Les Religieuses de Sainte-Croix lui confient avoir dans leurs caves la cloche qui avait servi à la première école de Ferme-Neuve, appelée « École des journalistes » car l'Association des Journalistes de Montréal avait lancé une souscription publique pour en financer la construction. Cette cloche avait une histoire particulière. Deux des journalistes l'avaient littéralement volée sur une locomotive du Canadien Pacifique à Montréal. Le jour de la bénédiction de l'école, le 18 décembre 1901, plusieurs journalistes de l'Association firent le voyage depuis Montréal et la cloche et son histoire firent sensation. Les Sœurs lui offrirent pour sa nouvelle paroisse.

Le nouveau curé, désireux de faire les choses correctement, demande la cloche au secrétaire-trésorier de la Commission scolaire qui lui répond : « Je ne peux pas vous la donner, mais comme elle a été volée une première fois, vous n'avez qu'à la prendre. » Le curé Brodeur écrit : « Je ne me le fis pas dire deux fois et elle me suivit bien docilement. (...) Elle ne pesait qu'une quinzaine de livres (7kg), mais de bonne qualité elle avait une voix claire qui portait assez loin. » On l'utilisât dans la nouvelle paroisse pendant trois ans jusqu'à l'arrivée d'une nouvelle cloche. Le méfait des journalistes a été découvert et ils auraient payé le prix fort pour la dite cloche.



L'église de la cloche « volée » de Chute-Saint-Philippe en 1937.

Quelques années plus tard, de retour d'Abitibi, le curé Brodeur s'enquit de sa cloche. Son successeur, n'en connaissant pas la valeur historique et sentimentale, l'avait

vendue à un M. Signori, du lac Brochet, qui désirait se faire appeler à l'heure des repas. Le curé Brodeur termine ainsi son histoire : « Qu'est-elle devenue cette vieille relique, j'aimerais bien le savoir? »

(D'après le manuscrit d'Albert Brodeur, Souvenirs de fondation de la paroisse Chute-Saint-Philippe. Adaptation : Gilles Deschatelets.)

\*Si jamais quelqu'un a des renseignements sur cette cloche, contactez la Société d'histoire. Merci.

## Le reconnaissez-vous ?



## Avez-vous reconnu... Henri Jolicoeur...



Henri Jolicoeur s'établit sur un lot de Chute-Saint-Philippe vers 1921. Il épouse Éva Guindon en avril 1930; puis Jeanne Rouleau en juillet 1935 à Chute-Saint-Philippe. Tout en cultivant sa terre, il sera impliqué comme secrétaire de la Commission scolaire de Chute-Saint-Philippe et, en janvier 1941, élu premier maire du nouveau village du même nom. Il occupera ce poste jusqu'en 1967. Pionnier lui-même, il est fils de pionniers. Son père, Joseph, était venu de Buckingham, à l'âge de 16 ans, s'établir à Mont-Laurier en 1887. Joseph avait épousé Palmire Cardinal. Ils eurent 14 enfants.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Chronique d'un village disparu : Bédard



Élèves de la petite école de Bédard.

En janvier et février 1914, Jean-François Mallet, prêtre des Chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception qui possédait un monastère à Nomingue, fait le recensement des trois missions dont il est titulaire dans le canton de Boyer (Lac-Saguay). Les habitants de ce territoire vivent éparpillés le long du chemin Gouin, qui reliait Nomingue à Ferme-Neuve en passant par le lac Saguy et la Chute Victoria sur la rivière Kiamika, et de la voie ferrée Montréal/Mont-Laurier. Ils sont rassemblés en trois « villages » : Hébert, Terre Haute et Bédard.

Ce dernier doit son nom à Alphonse Raoul Bédard qui, né à Saint-Sauveur le 11 mars 1875, arrive à Hébert vers 1908, y construit un hôtel et va s'établir quelques kilomètres plus loin sur le parcours de la voie ferrée vers Guénette. Il y acquiert 60 lots à bois, ouvre deux chantiers, construit un moulin à scie et bâtit plusieurs mai-

sons où il loge des ouvriers attirés par l'activité économique du secteur. Dans son relevé, Mallet écrit que le village de Bédard compte, en 1914, 300 habitants dont 165 résidents et 135 travailleurs saisonniers. Il relève trois moulins à scie, deux chantiers, trois carrières de granit et une usine d'alcool méthylique.

Le village compte aussi son magasin général, un hôtel –dont le prêtre se plaint qu'il soit plus fréquenté que sa chapelle, un bureau de poste appelé « Marion », une petite gare qui est un arrêt sur signal, une école fréquentée par plus de 40 enfants et une chapelle « peu convenable », souligne-t-il. Bref, un



Le tracteur servant au transport du bois dans les deux chantiers de Raoul Bédard.

village semble s'organiser à Bédard.

Mais le prêtre conclue son recensement en se demandant ce qu'il adviendra de ces villages quand il n'y aura plus de bois à couper. Il avait vu juste dans le cas de Bédard. L'incendie du moulin à scie et le décès de Raoul Bédard dans les années 1950 sonnent le glas du village dont il ne reste que quelques fondations en ruine.

( Source : D'après le calepin du R.P. Jean-François Mallet, album du 75e de Lac-Saguay.)



## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Adélarde Fauteux

En visite au lac Saguy, en novembre 1912, Mgr Hughes Gauthier, évêque du diocèse d'Ottawa donne le nom de son saint patron, Saint-Hughes, à la chapelle du village d'Hébert. Il faudra attendre 1920 avant qu'un curé résident y soit nommé. Adélarde Fauteux y exercera jusqu'en 1923, quand il prendra la charge de la paroisse de Kiamika jusqu'en 1941. Né le 15 décembre 1886, ordonné prêtre le 29 juin 1912, il décède le 10 janvier 1965.



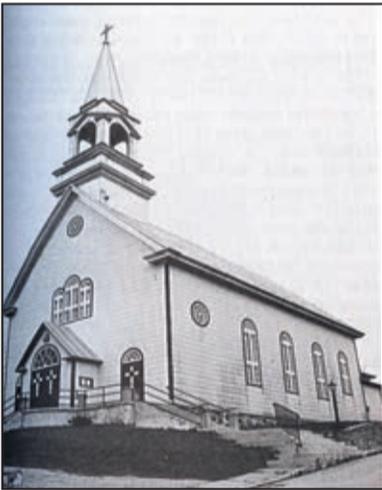
# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## La tragédie de Lac-des-Îles



Neuf enfants ont péri dans l'incendie de la maison familiale des Girouard.



L'église de Saint-Aimé-du-lac-des-Îles où ont eu lieu les émouvantes funérailles.

À la mémoire des enfants Girouard.

Dans la nuit du 29 décembre 1967 un incendie se déclare dans la maison de la famille Girouard à Lac-des-Îles. Quatorze des 18 enfants du couple sont présents quand les flammes attaquent l'étage où ils dorment. En moins de 20 minutes, il ne reste de la maison que des cendres. Les parents, Alice Filion et Roland Girouard, blessés et brûlés, lut-

teront jusqu'à l'épuisement pour essayer de sauver leurs enfants. Neuf d'entre eux, hélas, périront. Ce sont : Carmelle, 18 ans, Marie-Claire, 17 ans, Bernard, 11 ans, Jeannine, 10 ans, Raymond, 7 ans, Mariette, 6 ans, Clément, 5 ans, Chantale, 3 ans et Solange, 2 ans. Le maire de la municipalité, Aristide Bouthillier, résumera bien la pensée de toutes les personnes accourues pour porter secours : «Ce fut une nuit d'horreur.» Les neuf jeunes victimes ont été exposées en chapelle ardente à la salle paroissiale de Lac-des-Îles et quelques milliers de personnes sont venues leur rendre un dernier hommage et témoigner leur sympathie à la famille éprouvée. L'évêque du diocèse de Mont-Laurier, Mgr André Ouellette, tiendra à présider lui-même les funérailles accompagné de la chorale de la cathédrale.

Huit des enfants de la famille Girouard sont toujours vivants. Leur mère, Alice Filion, fêtera bientôt ses 90 ans. Nous saluons son courage et sa résilience.

Gilles Deschatelets

## Le reconnaissez-vous ?



Avez-vous reconnu...

### Jean-Baptiste Dubé

C'est à Saint-Damase, dans le comté de Matapédia, où il naît le 26 septembre 1894, que Jean-Baptiste Dubé apprend les métiers du bois dans le moulin à scie de son père. Il travaillera ensuite dans plusieurs chantiers avant d'acheter, en 1939, le moulin de Jules Bélanger à Lac-des-Îles. Il y ajoutera séchoir, hangar, moulin à planer et adoptera le slogan : «La forêt est le gagne-pain de notre population, prenez-y garde.» Pendant 5 ans, il gère une œuvre de charité qui finance les études de 25 étudiants au Collège de Valleyfield. Il décède en 1983, à l'âge de 89 ans.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Les frères ermites du lac Gauvin



Louis et James sur une souche d'arbre. Ils produisaient autour de 75 gallons de sirop d'érable par année.



James Prud'homme présente son moulinet à pêche fabriqué avec des objets récupérés : pied d'un hache-viande, engrenage de phonographe, poignée de porte d'auto, etc.

Qui n'a pas rêvé un jour de posséder son île et de s'y réfugier loin du monde et de son fracas? James Prud'homme a réalisé ce rêve. Il passe sa jeunesse sur les rives du lac Vert, qu'on nomme maintenant lac Gauvin, où ses parents se sont établis en 1913-1914. Il rêve de posséder un jour la Belle Île, la seule île de ce lac. En 1942, il a 55 ans, il acquiert l'île de 35 acres et s'y établit. Son frère Louis le rejoint en 1949.

Les deux frères y vivent en autarcie, pratiquant la simplicité volontaire bien avant qu'on lui donne un nom. Les travaux ne manquent pas : long quai en pierres qui demande deux

ans d'efforts, déplacement de pierres lourdes, culture, et chasse à l'ours. Car les gros mammifères s'en prennent au champ de maïs et à la glacière où est conservée la viande. Les deux frères construiront plusieurs pièges dont l'un s'avère efficace à plus d'un titre : un appât est suspendu au-dessus de la glacière et relié au poignet du guetteur. Lorsque l'ours attrape l'appât, le mouvement de la corde réveille le dormeur qui saisit sa carabine. La grosse bête trouve la glacière ... mais en pièces détachées.

Récupérateurs avant l'heure, les frères Prud'homme sont des «patenteux» de génie et fabriquent leurs propres instruments et outils. «(...) nous en avons eu (sic) de toutes les couleurs, et toujours notre amour de la tranquillité et de notre île nous a empêcher (sic) de sombrer dans le découragement.»\*

(\*Ce portrait est inspiré d'un article dont nous ignorons la provenance; mais son auteur est C. Bouchard et les photos de J.-P. Laliberté. David St-Germain et Luc Paquette en ont produit une version dans La Laurentie no 11.) Adaptation : Gilles Deschatelets.

## La reconnaissez-vous ?



Avez-vous reconnu...

### James Prud'homme



James est le fils de Julie Bélisle et Martin Prud'homme, mariés le 26 novembre 1883, à Sainte-Agathe, où ils auront 11 enfants. James, baptisé Johnny, naît le 13 juin 1887 et décède le 12 décembre 1966 à Lac-des-Écorces. Son frère Louis, né le 20 juin 1896, meurt le 9 juin 1971 dans la même municipalité.



En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Les Mc Cabe de Notre-Dame-du-Laus



John Mc Cabe et son fils Lawrence (Larry) né en 1911 et décédé en 1954.

La famille Mc Cabe a joué un rôle important dans l'histoire de Notre-Dame-du-Laus. On ne connaît pas la date d'installation de James Mc Cabe, mais on sait qu'en 1874 il fournit le bois de sa scierie pour la construction de l'église, du presbytère, d'une dépendance et de l'écurie. Sa scierie était située sur le ruisseau Serpent, à deux milles du village. Il possède aussi un magasin général où sera établi le premier bureau de poste. James sera le premier maître de poste et le premier maire officiellement reconnu.



L'autre fils de John Mc Cabe et de Maud Pouliot, Edward (Teddy) né le 29 décembre 1914 et décédé le 6 décembre 1957 à Buckingham.

«Officiellement», car le premier livre des minutes de la municipalité formée des comtés de Blake, Bigelow, Wells et McGill, érigée en 1876, a été détruit dans un incendie, de sorte que les premiers documents remontent à 1884. James Mc Cabe a été maire en 1884-1885 et de 1885 à 1887. Son fils John sera aussi maire, à trois reprises, de 1905 à juillet 1907, de 1916 à 1918, puis de 1923 à 1928 et premier hôtelier (Place Hôtel Lauzon). La municipalité des quatre comtés prendra le nom de municipalité de Notre-Dame-du-Laus en 1945.

Les colons qui remontaient la rivière du Lièvre pour s'établir dans la région s'approvisionnaient au magasin de James Mc Cabe qui leur offrait aussi des repas.

James Mc Cabe, fils de James et de Ellen Mc Cabe, avait épousé Margaret Mc Guire le 8 juillet 1875 à Buckingham. On leur connaît deux enfants : John, né le 6 avril 1875 et décédé le 6 novembre 1956 à Buckingham, et

Édith née le 26 juillet 1884 et décédée le 14 décembre 1957.

## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Maud Pouliot



Maud Pouliot, née le 4 novembre 1887, épouse John Mc Cabe, fils de James, le 6 septembre 1910 à la paroisse Sainte-Trinité de Rockland, comté de Russell, Ontario. Elle est la fille de Laurence Pouliotte (ou Laurent Pouliot) et de Annie O'Connor. À son installation à Notre-Dame-du-Laus elle sera pendant des années, et jusqu'en 1943, organiste à l'église du village. John et Maud auront trois enfants, Lawrence, Edward et Helen. Maud, John et leurs deux fils, morts sans descendance, reposent dans le cimetière de Notre-Dame-du-Laus.

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

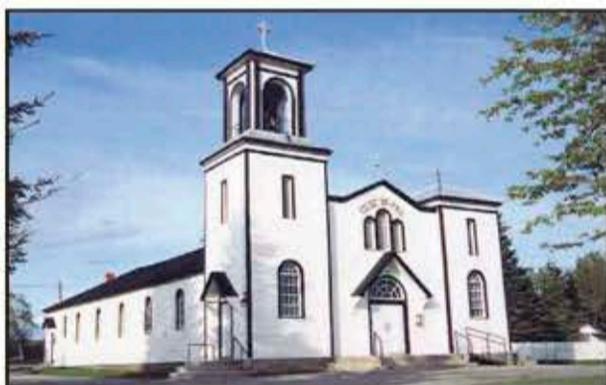
## L'église de Lac-Saint-Paul..requiem pour une église?



Construite en 1919, la chapelle-école servait pour le culte et pour l'enseignement.

Les défricheurs des premières décennies de Lac-Saint-Paul doivent se retourner dans leur tombe, comme le dit l'expression populaire, en pensant à l'avenir de leur église. Arrivés autour de 1902-1903, par la Lièvre et le ruisseau venant du lac Gorman, renommé Moreau puis Saint-Paul, ils se sont battus avec ténacité pour avoir leur église.

Entre 1915 et 1918, ils ont présenté plusieurs requêtes à l'évêque Brunet, du nouveau diocèse de Mont-Laurier, ont reçu sa visite puis celles de ses émissaires avant que finalement une soumission soit acceptée le 1er août 1918 pour la construction d'une chapelle-école. Le bâtiment servira au culte et à l'enseignement jusqu'en 1935.



Depuis 1935, l'église, sur son promontoire devant le lac, est le centre du village. Pour combien de temps encore?

La municipalité, érigée le 11 septembre 1922, et la paroisse, dont l'érection canonique est faite le 4 octobre 1926, porteront toutes deux le nom de la mission dédiée à Saint-Paul.

Mais les Paulacquois-ses veulent une véritable église. En décembre 1930, le curé Marcel Poissant fait une première demande à son évêque; le 15 décembre 1931,

une requête lui est de nouveau présentée et, le 1er février 1932, il y répond favorablement. Les plans et devis sont confiés à Charles Grenier et acceptés le 3 novembre 1934. La construction, par les frères Lebrun de L'Annonciation, se fera au cours de l'année 1935. Sa bénédiction officielle aura lieu en septembre 1936 par Mgr. Robert Jutras, supérieur du Séminaire de Mont-Laurier.

Construit sur un promontoire situé au cœur du village, le temple offre une vue magnifique sur le lac qui lui fait face. Inspirée du style espagnol des missions chrétiennes qu'on rencontre, entre autres, dans la basse Californie et au Mexique, la toute blanche église tranche sur la verdure qui l'entoure. - Gilles Deschatelets

## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... **Palma Allard**



Né le 6 juin 1887 et ordonné prêtre le 21 décembre 1918, Palma Allard devient le premier curé résident de la paroisse de Lac-Saint-Paul. Il le sera de 1919 à 1923. Il quitte alors pour la mission du lac Windigo, qui deviendra Vendée, au nord-ouest de Brébeuf. Il est en même temps prêtre desservant de Lac-des-Plages où il se rend tous les dimanches en descendant le long du lac Windigo et de la rivière Mas-kinongé pour la messe dominicale. Il exercera ce ministère de 1923 à 1928. Il décède le 29 septembre 1951.

# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## 100e de la guerre 1914-1918 Histoires de conscrits en fuite



Sem Lacaille hissait un drapeau sur les tours de son château, à Nominique, pour prévenir les conscrits de l'arrivée des spotters.



Certains conscrits firent la guerre dont Joseph (Jose) Saint-Amour, fils de Johnny et Emma Mallette de Notre-Dame-du-Laus.

Le 24 juillet 1917, le Parlement canadien vote la Loi sur le service militaire obligatoire qui conscrit d'office tout canadien adulte de 20 à 35 ans pour aller faire la guerre «de l'aut' bord». Il n'y a que deux façons d'y échapper : obtenir une exemption d'un tribunal spécial ou disparaître dans la nature. Les Hautes-Laurentides, territoire isolé en raison du peu de routes, deviennent un refuge sûr.

Pour échapper aux *spotters*, officiers de l'armée chargés de ramener les conscrits, ceux-ci s'engagent sur les chantiers les plus inaccessibles. René St-Louis raconte dans *Histoires de famille – Lac-des-Écorces* que plusieurs conscrits s'engagent pour Camille Beaubien pour faire la coupe de bois au grand lac Cabonga à l'hiver 1917-1918. Comme il n'y a pas de route, les *spotters* ne s'y aventurèrent pas. Revenus au printemps, les enrôlés se cachent un peu partout dans les bois ne sortant souvent que la nuit. Plusieurs travaillent pour les colons en échange d'une cachette et de repas.

Léa Ouimet, dans le même livre, raconte que son père, Théophile, qui avait un lot sur le bord du lac Gauvin, cachât trois jeunes conscrits dans un camp dans son érablière.

Plusieurs villages ont vu leur population augmenter avec l'arrivée de ces jeunes hommes qui s'établissent dans leur territoire. Luc Coursol signale le cas de Lac-Saint-Paul. D'autres sources mentionnent la même situation dans plusieurs cantons. La population les protège et, souvent, le curé fait sonner la

cloche de l'église pour prévenir de l'arrivée de la «police de l'armée». Dans *Nominique, 100 ans d'histoire* on raconte que l'industriel Sem Lacaille hissait des drapeaux au sommet des tours de son château pour signaler aux conscrits la présence des *spotters* ou de la police provinciale.

- Gilles Deschatelets



## Les reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Louis Trudel

Frère du pionnier de Mont-Saint-Michel, Johnny Trudel, Louis s'enrôla dans le Royal 22e Régiment avec plusieurs de ses concitoyens dont Honorius Bertrand, Philippe Beaubien, Théophile Cayer. Il avait épousé Antoinette Renaud. Il est décédé à l'hôpital militaire de Sainte-Anne-de-Bellevue en 1963, à l'âge de 70 ans.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Marina Orsini et la «mine de peinture»



Construction de la «mine de peinture» en 1914.



Les employés de la mine revenaient chez eux tachés de rouge de la tête aux pieds.

Au début du 20e siècle, en vue de la construction du chemin de fer «du Nord», le gouvernement provincial fait explorer le sol de la région de L'Ascension. Les prospecteurs y trouvent du mica, du graphite et un gisement d'ocre, une variété d'argile riche en hématite (ocre rouge ou sanguine) et en limonite (ocre jaune dite terre de Sienna) utilisées dans la fabrication des peintures.

La construction de la «mine de peinture» débute en 1914. Elle sera en production après avril 1917 quand arrivent, par le train, d'immenses boilers que des chevaux tireront sur des madriers déposés sur des billes de bois. On mettra deux semaines à les déplacer. Ce sera tout un spectacle! C'est dans ces boilers que la terre est mélangée à l'eau et cuite. Elle est ensuite acheminée à Montréal pour le traitement final. On produira huit teintes de peinture : rouge, orange, jaune, vert, bleu, brun, gris et noir.

Le gisement sera successivement exploité par plusieurs compagnies : la Canadian Products, Iron Oxide Products et Canadian Sienna Ltée. Il était situé près

du lac Sienna (à cause de son sol contenant de la terre de Sienna) dans le canton de Lynch. On l'appelait communément le lac de la Mine et il porte aujourd'hui le nom de lac Sumas.

Aux abords de l'usine on retrouvait un moulin à scie, un bureau de poste, une maison de pension pour les ouvriers et des maisons de cultivateurs. Certains rêvaient d'y construire une chapelle et une école pour en faire un petit village. En 1918, un incendie détruisit une bonne partie de l'usine. Il fallut reconstruire et renouveler l'équipement. Un deuxième incendie, en 1924, provoquera la fermeture définitive de l'usine.

Et Marina Orsini? Dans les années 1960, il n'existait que trois chalets autour du lac Sumas, dont l'un était la propriété du père de la célèbre comédienne.

Gilles Deschatelets



## Le reconnaissez-vous ?

Avez-vous reconnu...

### Éva Bisson et Jean Meilleur



Joseph Bisson s'établit à L'Ascension au tout début des années 1900 et sera postillon. Éva, née le 6 juillet 1903 à L'Ascension, est issue de son second mariage, avec Palmire Lanthier. Elle épouse Jean Meilleur le 14 juillet 1921 et ils auront 14 enfants. Jean assurait le transport des barils de peinture à la gare de L'Annonciation avec des chevaux. C'est du témoignage de Éva Bisson dans Histoire de L'Ascension qu'est tirée cette chronique.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Le rêve italien de Villanville



La petite bourgade de Villanville vue de loin. Il est intéressant de noter la présence des trois voies de communication de l'époque : la route, le chemin de fer et la rivière.



Il ne reste que des ruines de Villanville.

Autour des années 1900 quelques familles italiennes s'établissent sur les terres avoisinant des rapides de la rivière Rouge entre L'Annonciation et Labelle. Elles ont été attirées par un industriel Italien, Andrea Villani, venu s'établir un peu avant 1900 et qui possède un moulin à scie et une chaufferie à sécher le bois. Villani recrute sa vingtaine d'employés dans la petite communauté italienne. Son moulin fonctionne 24 heures par jour et pour le fournir en bois il utilise le subterfuge de faire demander des concessions de terres à certaines familles. Un article paru dans La Presse le 21 septembre 1901 signale la menace d'un déboisement exagéré du canton Marchand. L'agent des terres ne se laisse pas duper et refuse d'accorder les concessions.

En 1901, la jeune colonie compte 74 personnes et représente 5,5% de la population du canton, ce qui en fait le groupe d'immigrants le plus important. Les rapides sont vite nommés les «Rapides des Italiens», toponyme qu'ils ont conservé. La petite colonie possède un

arrêt de train pour les passagers et les sacs de courrier et un bureau de poste. Établi le 1er juin 1903, il prend d'abord le nom de bureau de poste de la scierie italienne, puis le 1er octobre 1904, celui de Villani. Andrea Villani en sera le maître de poste jusqu'au 18 septembre 1905.

Depuis son arrivée, Villani rêve d'adapter les techniques d'élevage du ver à soie (sériciculture) au climat nordique et de construire une magnanerie. Il rêve de filatures de soie comme il existe en France et en Italie. En 1908, pendant la construction de la magnanerie, alors que d'énormes quantités de bois sont entassées autour du moulin, un feu de forêt, involontairement causé par des employés du chemin de fer, ravage toute l'entreprise. Découragés, Villani et la majorité des familles italiennes retournent à Montréal. Quelques-unes, comme les Toppi et les Monetta, décidèrent de rester.

Gilles Deschatelets



## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Samuel Charette

Samuel est le fils d'Isaac Charrette et de Clérilda Forget mariés le 10 mai 1897 à Sainte-Lucie. Ils s'installent aussitôt à L'Annonciation. Né le 25 juin 1898, Samuel poursuivra ses études chez les Frères des Écoles chrétiennes à Saint-Jérôme, puis chez les Frères du Sacré-Cœur à Arthabaska où il fait sa profession religieuse. À compter de 1914, il enseignera et poursuivra sa formation de professeur. Il a le mérite d'avoir écrit la première synthèse de l'histoire de L'Annonciation.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Quand Nomingue avait trois gares



La gare de Bellerive était très achalandée pendant la saison touristique où la population de la municipalité quadruplait.



La gare de Nomingue a été le terminus de la ligne de chemin de fer du Nord pendant trois ans.

l'essor du tourisme, la population de Bellerive quadruple l'été, et au commerce du bois et principalement de la Bellerive Veneer and Plywood Ltd de Sem Lacaille.

La petite municipalité de Loranger, située le long du tronçon en construction vers Mont-Laurier, compte, elle, plusieurs maisons, une école et son bureau de poste. Elle aura, elle aussi, son arrêt de chemin de fer, un arrêt sur signal, et le CP y construit une maison pour loger le contremaître et sa famille. Bien que la plupart des voyageurs se rendaient directement à Nomingue pour prendre le train, l'arrêt sur signal était très apprécié des institutrices de la petite école pour aller et revenir du travail.

Gilles Deschatelets



## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... **Anthime Lalande**

Anthime Lalande arrive de Saint-Jérôme en 1883 pour fonder foyer et commerce à Nomingue. Il fait partie de ces « capitalistes », aujourd'hui on dit gens d'affaires, recrutés par le curé Labelle pour soutenir la colonisation avec leurs commerces et petites industries. Il sera le premier maire de la Municipalité du Canton Loranger (1896-1897) puis, premier maire de la Municipalité du Village de Nomingue (1904 à 1913) quand cette dernière se sépare de Loranger. Il décède la même année.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Mystères et légendes de Pontmain (2) La petite lumière



Le restaurant de Lorenzo Prézeau et Lauréa Lefebvre en 1948. On y a servi la première crème glacée, écouté les premiers « records » et beaucoup parlé de la petite lumière.



Vue du village de Pontmain. (Photo de Conrad Bondu)

Des dizaines de témoins l'ont vue. Entre les années 1938 et 1958, une lumière très brillante de la grosseur d'une soucoupe ou d'une balle molle, comme celle utilisée pour ce sport, se promenait dans la région sud de Pontmain autour du lot 14 du canton de Wabassee. Pendant certaines périodes on la voyait jusqu'à trois fois par semaine, le soir, été comme hiver. Le plus souvent, elle se déplaçait à l'horizontale à la vitesse d'un humain qui marche. Elle était donc facile à observer.

Parfois elle s'arrêtait dans un arbre, sur un poteau de clôture; elle se faufilait entre les planches d'une grange, se baladait dans la vieille école du Lac-à-Foin où on la voyait se glisser d'une fenêtre à l'autre. Certains témoins l'ont croisée à l'intérieur du pont couvert

du lac des Sables; l'ont vue traversé la rivière à environ un mètre de hauteur ou se poser sur la proue d'un bateau. D'autres affirment qu'elle les a suivis un moment, qu'ils l'ont vu sortir de terre. Fait étrange, si on disait : « Tiens, v'là la petite lumière! », elle disparaissait aussitôt. Plus elle s'éloignait, plus elle devenait grosse; et quand elle s'approchait, elle rapetissait.

La rumeur se répandit vite et, bientôt, on vint des villages voisins pour voir la petite lumière qui, désormais, faisait partie de la vie des gens.

On a avancé plusieurs hypothèses pour expliquer ce phénomène : ce serait la lueur d'une lampe à l'huile reflétée de fenêtre en fenêtre, puis sur des objets en verre; un oiseau inconnu et brillant; un gaz lumineux sortant de terre, des conscrits cachés ne sortant que la nuit. Il s'en est trouvé pour croire que la petite lumière prenait sa source là où un jour une personne aurait été enterrée. Certains prétendent y avoir creusé et trouvé des ossements. Le mystère persiste.

(Mystères, légendes et anecdotes de Pontmain recueillis par Clovis Daoust et publiés dans l'Album souvenir de Pontmain 1884-1984. Adaptation : Gilles Deschatelets avec l'aimable autorisation de M. Daoust.)



### Avez-vous reconnu... Matha Constantineau

En 1933, Matha Constantineau est engagé comme secrétaire-trésorier de la Corporation municipale des Cantons Unis de Wabassee, Dudley et Bouthillier qui deviendra la municipalité de Notre-Dame-de-Pontmain le 3 mars 1945. À son engagement, son salaire est de 200,00\$ par année. Il sera en fonction jusqu'au 7 janvier 1974, soit pendant 41 ans. Il assumera des tâches aussi diverses que l'engagement des institutrices, la supervision des travaux de construction, réparations, rénovations. Il sera le premier gérant de la Caisse populaire au salaire de 1,00\$. De son union avec Simone



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Le pont couvert Macaza



Le pont Macaza est l'un des quatre derniers ponts couverts existants dans la MRC d'Antoine-Labelle.



Construit en 1904, le pont a remplacé les chalands dont l'utilisation était parfois dangereuse.

On pourrait dire que l'ancêtre du pont couvert de La Macaza est un chaland. La forestière Hamilton Brothers de Hawkesbury implante, à compter de 1890, un système de chalands pour traverser la rivière Macaza et le ruisseau Froid et approvisionner ses chantiers de coupe de bois.

Le premier chaland fait la navette à l'embouchure de la rivière Macaza; le deuxième reliait les rives à l'endroit de l'actuel pont couvert. L'utilisation des chalands est parfois hasardeuse et la construction d'un pont s'impose vite. Les colons déposent une pétition au Conseil du Canton Marchand qui approuve la construction d'un pont couvert le 1er février 1904.

Long de 39 mètres, sa hauteur permet la circulation jusqu'à 2,70 mètres et des charges maximum de 12 tonnes. En raison de sa couleur, on l'appelait longtemps le Pont rouge. Cette teinte a été appliquée sur un grand nombre de ponts couverts au Québec car c'était la pigmentation la plus facile à obtenir à l'époque. Contrairement, aux rumeurs, cette couleur n'avait aucun lien avec un parti politique quelconque, même si la construction d'un pont faisait souvent l'objet de promesses électorales. Un concours lancé dans la population permettra de lui donner un autre nom; il s'appelle désormais le Pont Macaza. C'est le seul

pont couvert encore en place dans la Vallée de la Rouge. En 2001, la Société des alcools du Québec a utilisé la photo du pont sur une étiquette d'un de ses vins.

Un autre pont couvert enjambait la rivière Macaza près de l'embouchure du ruisseau Chaud. Construit en 1895, il ne résistait pas aux lourdes charges de bois que des camions transportaient du moulin à scie de la Eagle Lumber à la station de chemin de fer. Il a été démoli en 1960 et remplacé par un pont en béton.

On évalue à plus de 1 000 le nombre de ponts couverts construits au Québec. Les modifications majeures apportées au réseau routier dans les années 1960, le manque d'entretien, le feu et les débâcles ont fait qu'il n'en reste que 80. On en comptait 36 dans le comté de Labelle et 34 dans la MRC.

Gilles Deschâtelets



## Le reconnaissez-vous ?



En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Le pont Armand-Lachaine Chute-St-Philippe



Le pont Armand-Lachaine construit en 1906.



Le pont du Village de Chute-Saint-Philippe a eu une courte existence de 1937 à 1974.

En 1901, le ministère de la Colonisation (Québec) décide la construction du chemin Gouin qui reliera Nominique et Ferme-Neuve en passant par le lac David et la chute Victoria (Chute-Saint-Philippe, aujourd'hui) sur la rivière Kiamika. Le futur chemin de fer suivrait le tracé de ce chemin ouvrant la vallée agricole de Ferme-Neuve aux marchés extérieurs. En 1906, le ministère construit un pont couvert au pied de la chute Victoria pour remplacer le pont flottant que les glaces, précipitées par la chute, abîment chaque année.

D'une longueur de 114 pieds, le pont couvert portera les noms de Pont du chemin Gouin, Rivière Kiamika, Pont Forest, du nom d'un résident tout près, et, finalement, Pont Armand-Lachaine, pour la même raison. Natif de Lac-des-Écorces, Armand Lachaine et son épouse, Alice Clément s'établissent

à Chute-Saint-Philippe en 1942 et y élèvent leurs 11 enfants. Au printemps 1936, la crue des eaux menace d'emporter le pont; on enlève alors le lambris extérieur pour laisser passer l'eau au-dessus du tablier du pont qui fut ainsi sauvé. Un deuxième pont couvert, construit en 1937, a été détruit en 1974. Situé près du village, on le surnommât naturellement le Pont du Village.

Les romantiques seront déçus d'apprendre qu'on couvrait les ponts uniquement pour les protéger des intempéries. L'alternance de la pluie, de la neige, du soleil et du vent s'attaque aux matériaux les plus résistants et réduit à moins de 20 ans l'espérance de vie d'un pont de bois sans toiture. Alors qu'un pont couvert bien entretenu peut durer des centaines d'années. Leurs toits permettaient aussi d'y célébrer les offices religieux avant la construction d'une église, d'y tenir des assemblées politiques et d'abriter des familles pendant la construction de leur maison. Ils font partie de notre patrimoine par leur unicité, leur beauté mais aussi parce que, dans un pays de lacs et de rivières, ils amélioraient sensiblement la vie de nos ancêtres.

Gilles Deschâtelets



## Les reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Félix Tisserand

Arrivé de France fin octobre 1902, Félix Tisserand s'engage comme ouvrier sur la construction du chemin Gouin. Emballé par le site, il décide de s'établir près de la chute Léon (Victoria). Bel homme à la galanterie française, instruit, courageux il a été un grand promoteur du développement de son village : il bâtit la première scierie, aide à l'établissement de la Commission scolaire, du bureau de poste, des chemins. Son fils Jean a construit un petit musée sur la terre familiale près de la chute, maintenant Chute-Saint-Philippe.

# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Naissance du tourisme à Sainte-Véronique



Construite en 1902 la maison Lavoie devient un hôtel de tempérance (sans alcool) en 1915.



Le lac Tibériade a toujours été l'attraction touristique principale de Sainte-Véronique..

Les premiers balbutiements d'activité touristique à Sainte-Véronique commencent 10 ans à peine après l'arrivée des premiers défricheurs. Les 20, 21 et 22 juin 1906 se déroulent les Fêtes d'inauguration de la coopérative des Colons du Nord et la célébration solennelle de la Saint-Jean-Baptiste à Nomingue. Le Pacifique Canadien et la Société générale de Colonisation, à Montréal, organisent un voyage d'agrément, à tarifs réduits, capable d'amener jusqu'à douze cents excursionnistes. Coût du billet aller retour : 2,50\$. Les citoyens de Sainte-Véronique organisent un service de voitures pour faire visiter les terres du canton Turgeon et de L'Ascension, «la partie la plus riche de la vallée de la Rouge».

Ils ramènent les visiteurs pour prendre le train, selon leur choix, à Lacoste, à L'Annonciation ou à Nomingue. On espère que certains reviendront soit

comme villégiateurs ou mieux comme propriétaires. Le 8 juillet suivant, un groupe de L'Annonciation passent la journée du dimanche sur le lac Tibériade. Ils font une pêche «miraculeuse» et se promettent de revenir. Au mois d'août de la même année, plusieurs touristes américains sont logés à l'hôtel de F.-X. Bédard qui avait obtenu sa licence le 1er août 1905.

Le lac Tibériade est l'attraction principale pour les pêches abondantes qu'il permet et pour les promenades en chaloupe. Ainsi, Arthur Riou lance le 23 juillet 1908 la Corona aurea, une chaloupe qui peut porter jusqu'à 20 passagers. Au même moment, une dame Valiquette de Montréal ouvre une maison de pension qu'on qualifie de « première classe » dans la grande bâtisse de la compagnie Trust and Loan. En 1913, Arthur Riou ouvre sa demeure pour en faire un hôtel de tempérance (hôtel sans vente d'alcool) appelée Belle-Vue. La même licence est accordée à Élie Lavoie au printemps 1915. On peut déjà parler de début d'industrie touristique.

Gilles Deschatelets



## La reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu...

### Arthur Riou

Né en France le 1er novembre 1868, Arthur Riou décède le 28 mars 1937 à Sainte-Véronique. Il épouse Marie-Louise Aymé, née le 26 mars 1874 et décédée le 25 juin 1961. Ils ont deux enfants nés en France, Henri-Pierre et Hortense en 1896 et Hortense en 1898. La famille s'installe d'abord à L'Annonciation en 1907, puis l'année suivante à Sainte-Véronique. Une autre fille, Marie-Louise, sera baptisée à Sainte-Véronique le 6 octobre 1926. Instruit, Arthur Riou sera simultanément secrétaire-trésorier de la Municipalité du canton Turgeon et secrétaire-trésorier de la Commission scolaire du même nom de 1908 à 1931.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Les trois ponts couverts de Mont-Laurier



Le pont Allard et, plus loin, le pont Perreault.



Le pont Devlin construit en 1912 et détruit en 1950.

Le premier pont couvert de Mont-Laurier est construit en 1897 sous la direction du charpentier Lucien Barrette venu d'Arundel. Il portera le nom de Allard vraisemblablement en hommage à Jules Allard, ministre de la Colonisation et des Travaux publics dans le cabinet Gouin du 23 mars au 3 juillet 1905. Ce pont sera remplacé en 1926 par un pont digne, le pont Reid, qui régularisera le débit de la rivière du Lièvre pour alimenter la Centrale électrique de Mont-Laurier.

Lors d'une visite du ministre de la colonisation Charles-Ramsay Devlin au Rapide-de-l'Original, une requête lui est présentée pour la construction d'un deuxième pont couvert de 4 travées, d'une longueur de 146m (480 pieds) au-dessus de la rivière du Lièvre. L'octroi est accordé et la construction se fait en 1912, au sud de l'actuel pont Paquette. Il portera, bien sûr, le nom de Pont Devlin. Il permettra le développement de la col-

onisation des secteurs de Saint-Jean-sur-le-lac et Val-Limoges. Fermé à la circulation en 1944, il sera démoli en 1950. La reprise économique après la fin de la guerre 1914-1918 fait tourner les moulins à scie à plein régime. Pour atteindre la gare, les lourds voyages de bois qui viennent de l'autre rive doivent traverser le village et comme les limites de poids n'existent pas encore, on charge allègrement et les rues du village y goûtent. Il faut un autre pont pour relier le quartier de la gare et celui du rapide. Après maintes représentations, le ministère de la Colonisation consent un octroi de 4 000,00\$ couvrant presque la totalité des travaux. La construction d'un troisième pont couvert sur la Lièvre est lancée en avril 1921 au sud de l'embouchure du ruisseau Villemaire, derrière l'actuel CLSC. On lui donne le nom de son «commanditaire», Joseph-Édouard Perrault, ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries dans les cabinets Gouin et Taschereau du 25 août 1919 au 24 avril 1929. En mars 1928, on y ajoutera une passerelle pour piétons. Ainsi, de 1921 à 1926, Mont-Laurier affichera trois ponts couverts dans son paysage. Mais aucun n'aura une longue vie. Le pont Perrault, pour sa part, sera détruit par un incendie le 19 septembre 1955.

Gilles Deschatelets



## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Exilda (Azilda) Cloutier

Exilda (Azilda) Cloutier a 22 ans à son arrivée au Rapide-de-l'Original en janvier 1886 et est la première femme de la petite colonie naissante. Elle est déjà enceinte lorsque qu'elle arrive de Sainte-Agathe, où elle a épousé Zéphyr Lafleur, en traîneau à cheval par les chemins de chantier. Comme elle est la seule femme et qu'il n'y a pas de médecin, elle va accoucher chez sa mère, à Ste-Agathe. Marie Louise Lafleur, le premier bébé de Rapide de l'Original, voit donc le jour en août 1886. Exilda et Zéphyr auront 9 enfants qu'ils élèveront sur le lot 54 du 2e rang du canton Robertson près du ruisseau de l'original. Exilda meurt en 1925 et Zéphyr en 1934.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Pourquoi le lac des «Journalistes» à Ferme-Neuve?



Pêche et ballades sont populaires sur le lac des Journalistes.



La délégation de Lomer Gouin rencontre les défricheurs des cantons du Nord. Ici au lac des Îles.

Fin juillet 1901, Lomer Gouin, ministre de la Colonisation et des travaux publics (Québec), se fait accompagner par une imposante délégation lors de sa visite des colons établis sur les rives de la Lièvre et de la Rouge : députés, hommes d'affaires, juges, le maire Préfontaine de Montréal. Pour bien faire connaître les buts et suites de son voyage, il invite un groupe de journalistes : Paul-Marc Sauvalle, de La Presse, Godfroy Langlois, de La Patrie, Germain, du Pionnier, Émard, du Journal et Mercier du Hérald. L'expédition se rend de Montréal à Labelle en train, puis, en voitures à cheval, visite L'Annonciation, Nomingue, Kiamika, la colonie du Rapide-de-l'Orignal et la Ferme-Neuve.

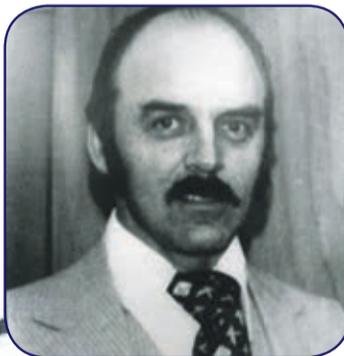
Parmi les nombreux problèmes de la colonisation qui leur sont présentés, les journalistes sont particulièrement touchés par l'absence d'école pour les enfants de Kiamika et de Ferme-

Neuve. Ils connaissent le faible taux de scolarisation de leurs concitoyens et cette absence d'écoles leur donne l'idée de lancer une souscription publique, par l'intermédiaire de leurs journaux respectifs, pour amasser des fonds pour la construction d'une école dans ces deux endroits.

L'affaire est menée rondement et le 18 décembre suivant on inaugure la première école de Ferme-Neuve qui portera le nom d'École des Journalistes. Plusieurs d'entre eux sont présents, dont les deux garnements qui avaient « emprunté » une cloche de locomotive pour l'école (voir chronique du 30 juillet 2014 sur [HYPERLINK «http://www.lecourant.ca»](http://www.lecourant.ca) [www.lecourant.ca](http://www.lecourant.ca)).

On honora les généreux journalistes en renommant le lac de la Vieille, situé au nord immédiat de Ferme-Neuve, lac des Journalistes. La rue des Journalistes, elle, perdra son nom en 1962 quand le conseil municipal adopte un règlement stipulant que dorénavant les rues seront identifiées par numéro. Les «rues» iront d'est en ouest et les «avenues» du nord au sud.

Gilles Deschatelets



## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu...

### Léonard Lafontaine (1869-1952)

Fils aîné de Luce Moncion (1846-1936) et de Cyrille Lafontaine (1844-1924) Léonard a 18 ans quand il s'établit sur la ferme forestière de la Montagne (du Diable) que son père acquiert en 1888. Il est le premier à s'installer dans la nouvelle colonie, ce qui fait de lui le fondateur de Ferme-Neuve. Il pratique tous les métiers : bûcheron, fermier, forgeron, menuisier... Il assure la livraison du courrier qu'il se rend chercher en canot au bureau de poste chez Joseph Guérin sur la rivière Kiamika. C'est là qu'il rencontre Marthe Guérin (1874-1944) qui deviendra son épouse en 1896; ils auront 10 enfants. De 1898 à 1912, le bureau de poste est dans sa maison dite La Concerne.



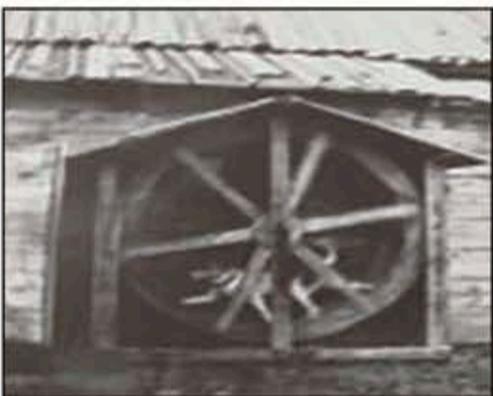
# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## «Nom d'un chien!»



Toujours debout, la maison d'Elphège Énard fait partie du patrimoine architectural de Lac-du-Cerf.



Le chien, ici Presto, court et son poids fait tourner la roue.

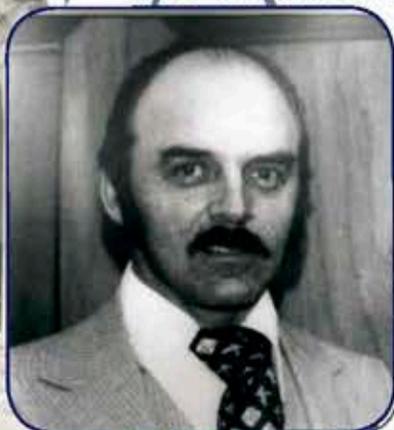
Le chien, ici Presto, court et son poids fait tourner la roue. Ce système fonctionnera pendant 30 ans et attirera la curiosité des touristes et des passants.

En 1945, avec ses fils, Fernand et Bernard, Elphège ouvre une boutique à bois, munie d'un moteur à gaz, où ils fabriquent portes, fenêtres et jusqu'à 75 chaloupes certains printemps. Pendant les dernières années de sa vie il s'occupera des chalets de location que son fils Fernand avait achetés en 1954 au lac Mallone.

Gilles Deschatelets



## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Bernard Énard

Fils d'Elphège Énard et de Yvonne Barbe, Bernard Énard fera carrière au ministère de l'Agriculture tout en prenant la relève de la ferme laitière familiale de 1962 à 1981. Maire de Lac-du-Cerf de 1975 à 1985, puis de 1991 à 1995. Des réalisations importantes marquent ses mandats : construction du centre communautaire, aménagement du sentier écologique Le petit castor le long du ruisseau Croche, toponymie des rues et chemins pour honorer les noms des pionniers, mise en place de règlements sur l'aménagement : zonage, urbanisme, etc. Préfet suppléant à la Mrc d'Antoine-Labelle, il sera préfet par intérim à deux reprises.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Les fromageries de Kiamika



La fromagerie de Napoléon Charrette ouverte en 1899.



Vue du village de Kiamika et de son pont couvert  
détruit en 1967.

Ah ce bon vieux cheddar spongieux, qu'on appelait «fromage canadien», enveloppé dans sa robe de coton blanc qu'on fabriquait dans presque chacun de nos villages ! Ainsi, Kiamika a connu sa première fromagerie, propriété de Napoléon Charrette et située sur le sixième rang, à la sortie du pont couvert, dès 1899. La seconde, la Société de fabrication de beurre et de fromage de Saint-Gérard-de-Montarville, naît vers 1910. Joséphat Touchette en est le président et Joseph-Édouard Foisy le secrétaire-trésorier. Elle fabrique principalement du fromage, un cheddar et un fromage à la crème, avec les produits laitiers locaux.

À l'époque, on apprend le métier de fromager dans une école d'agriculture ou en étant apprenti dans une fromagerie. La journée du fromager commence vers les six heures par l'allumage de la bouilloire qui va recevoir le lait de la traite tardive de la veille et celle du matin. Le transport du lait doit se faire avant que la chaleur du soleil en menace la qualité. Le fromager s'assure de la qualité du lait à l'œil et à l'odorat, détectant les mauvaises odeurs et si le lait n'est pas trop liquide ou trop épais. Commencent alors une douzaine d'étapes entre la pesée du lait et le graissage des meules. Il faut pas moins de 100

livres (45,4kg) de lait pour fabriquer 9 livres (4kg) de fromage. En 1922, la livre de fromage se vend 20 cents. La Société de fabrication de beurre et de fromage fermera ses portes vers 1927 et liquidera bâtisse et équipement.

Le cheddar, le fromage le plus vendu sur la planète, est originaire du village de Cheddar dans le sud-ouest de l'Angleterre. Il fut implanté au XIXe siècle au Canada pour alimenter le marché britannique, avant de rapidement s'imposer sur le marché local où il prend le nom de « fromage canadien ». On obtient sa couleur orangée à l'aide de colorants alimentaires. Elle assure l'uniformité de sa couleur de lot en lot. Aujourd'hui, on distingue les variétés de cheddar doux, moyen ou fort, selon le vieillissement.

Gilles Deschatelets



## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Ubald Prévost

Né à Ripon, en 1894, Ubald Prévost arrive à Kiamika à l'âge de 20 ans comme fromager. Très impliqué dans sa communauté, il présidera le conseil de la Commission scolaire de Kiamika pendant 18 ans, sera secrétaire-trésorier à la Municipalité pendant 27 ans et maître de poste pendant 40 ans. Fier de sa municipalité, il n'hésitait pas à faire connaître son amour pour son village, « sa belle vallée de la Kiamika », comme il aimait tant le dire. Le parc municipal de Kiamika porte son nom.



En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Val-Limoges : la dernière colonisation



La première école de Val-Limoges a été construite en 1943 et la commission scolaire a été créée en 1947.



Le groupe de colons qui aménagent la montée vers la nouvelle colonie en 1943.

sept et huit du canton Sicotte, à l'ouest, voisin de leur future municipalité. Québec refuse et Val-Limoges continuera d'être représenté par un conseiller à la municipalité des Cantons-Unis de Robertson et Pope qui prendra le nom de Des Ruisseaux en 1974.

Mais l'occupation agricole demeure fragile : le sol est rocailleux et il faut enlever des tonnes de roches avant de travailler la terre avec les instruments agricoles. Peu parviennent à vivre uniquement de l'agriculture ou de l'élevage. Il faut travailler à l'extérieur. Petit à petit Val-Limoges se « banlieusardise ». L'annexion à Mont-Laurier se fera en 2003.

Gilles Deschatelets

(Sources : textes et photos : Coursol, Luc, Si Des Ruisseaux m'était conté, 1996.)



## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Ernest Léonard

Né le 18 août 1903 à Saint-Jovite et décédé le 10 novembre 1967. Ordonné prêtre le 30 mai 1929 à Mont-Laurier, il sera directeur des élèves du Séminaire Saint-Joseph pendant 10 ans, puis directeur de l'école d'Agriculture pendant 8 ans. Il est nommé missionnaire-colonisateur en juin 1947 et dessert Val-Limoges. Il sera curé fondateur de la paroisse Cœur-Immaculé-de-Marie à Mont-Laurier en 1952, curé de Saint-Donat de Montcalm en 1961, puis curé de Saint-Aimé-du-Lac-des-Iles en 1965.

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

100 ans de Val-Barrette

## Thomas Brunet, premier défricheur



La famille Brunet en 1921. En haut, à gauche : Thomas Brunet, Maggie McNamara, Thomas fils, Émile. En bas : Lucille, Thérèse, Berthe, Ida et Jeffrey.



Les filles de Thomas Brunet. De gauche à droite : Mary, Gertrude (Kirty), Blanche, Lucille, Ida, Thérèse et Berthe.

Quand la municipalité de Val-Barrette est érigée le 28 juillet 1914, il y a déjà 20 ans que les premiers défricheurs sont arrivés. Le premier d'entre eux, Thomas Brunet, vient explorer le canton Kiamika à l'automne 1894 en remontant les rivières du Lièvre et Kiamika probablement à l'invitation de son beau-frère, Isidore Carrière, établi à environ trois milles au nord de Kiamika, dans le rang 6. À son retour à Thurso, Thomas Brunet obtient un billet de location pour les lots 519 et 411 du canton Campbell. (Le village de Val-Barrette est en bonne partie bâti sur le lot 411.)

Au printemps de 1895, Thomas, son épouse Maggie et leur fils aîné, John, prennent définitivement la route du nord. Venant de Thurso, ils empruntent dit d'Actuel, un chemin de chantier qui passe derrière le lac Duhamel et traverse ce qui est aujourd'hui la Réserve Papineau-Labelle pour déboucher à Nominique. De là, le chemin Chapleau les mène à Kiamika.

Ils habitent pendant un an chez les Carrière pendant qu'il défriche son lot et bâtit sa maison. Thomas et sa famille, ils ont maintenant deux enfants, s'établissent sur leur lot au printemps 1896. Il en construira une plus grande, en 1915, pour loger les 13 enfants

encore à la maison, puis une troisième, en 1921, sur le lot 48 du rang 7.

Bien que ne sachant ni lire ni écrire Thomas est reconnu et estimé par les gens de sa communauté. Très impliqué dans l'érection de la municipalité, en 1914, il sera élu membre du premier conseil. Il participe aussi activement à la création de la paroisse, dédiée à Saint-Joseph, et est le premier élu des trois syndicats pour voir à la construction de l'église, du presbytère et des dépendances.

(Source : Entrevues Jeffrey et André Brunet, 2006, Société d'histoire Hautes-Laurentides)  
Gilles Deschatelets



## Le reconnaissez-vous ?



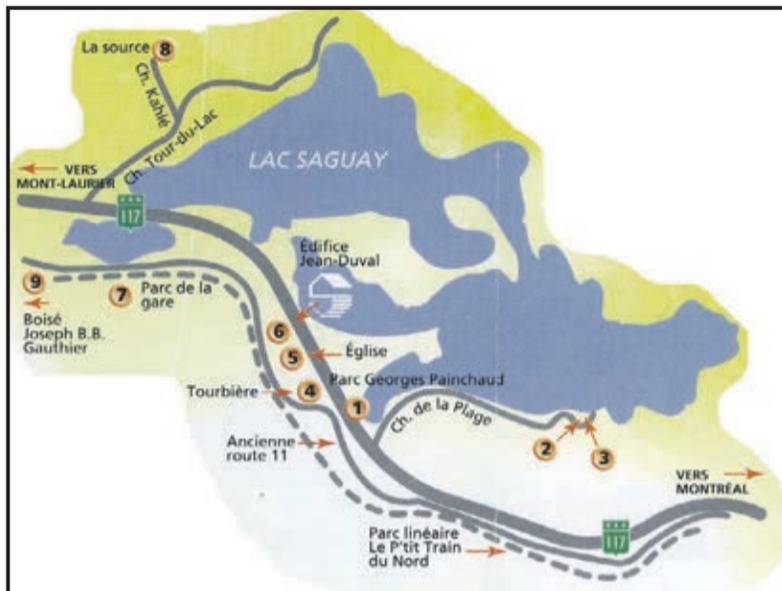
### Avez-vous reconnu... Thomas Brunet

Fils d'Olive Binette et de Édouard Brunet, Thomas naît le 11 juin 1868 à Saint-Colomban. Il épouse Maggie McNamara, fille de John et de Hélène Rowan, le 20 juin 1892 à Masson et s'établissent sur la terre des parents Brunet à Thurso. En 1894, ces derniers cèdent la terre à leur fils aîné, Édouard, comme c'était la coutume à l'époque. Thomas viendra installer sa petite famille sur une terre nouvelle. Maggie et lui auront 15 enfants, 9 filles et 6 garçons. Thomas est décédé le 21 novembre 1947 et Maggie le 17 avril 1949.

# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## Lac Saguyay Terre de poésie et de légendes



Tracé du circuit des légendes inauguré le 12 octobre 1999.

Lac-Saguyay doit son nom aux trois lacs Saguyay, aujourd'hui appelés lacs Allard, qui se déversent l'un dans l'autre par l'intermédiaire de la rivière du même nom. Les cartographes du passé l'orthographiaient «Sagwa» qui, dans la langue anishinabe (algonquine), signifie «déboucher», «verser», «tête d'eau». Cette origine anishinabe est

encore décelable dans la prononciation des générations précédentes : «Sâââguay».

C'est le fils de la place, l'auteur-compositeur-interprète et comédien Claude Gauthier, qui vous reçoit à Lac-Saguyay. Au cœur du village, le parc Georges-Painchaud affiche la sculpture de Roger Langevin, le «Grand six pieds», inspirée de la chanson éponyme de Gauthier et tournée vers la maison où il a grandi. Le parc est aussi le début d'un circuit de neuf légendes originales écrites par autant de personnalités québécoises provenant de différents horizons.

Le circuit de légendes est une attraction patrimoniale, culturelle et touristique unique en son genre. Son parcours présente à la fois des éléments du patrimoine naturel et bâti (lac, tourbière, église, école-mairie, etc.) et des panneaux sur lesquels on peut lire des légendes écrites par Claude Gauthier, Francine Ouellette, Gérald Larose, Bernard Assiniwi, Mgr Jean Gratton, Hélène Pedneault, Jean-Claude Germain, Louise Simard et Roger Langevin.

Les légendes portent des titres aussi évocateurs que : Le petit bonhomme qui naquit deux fois, La légende de la gare en trop, Chagnan et le canot volant...

Gilles Deschatelets



## Le reconnaissez-vous ?



### Avez-vous reconnu... Le grand six pieds

C'est debout, dans une attitude fière, que Roger Langevin a campé le personnage que Claude Gauthier a décrit ainsi 40 ans plus tôt : « Aux alentours du lac Saguyay Il était venu pour bûcher  
Et pour les femmes  
Il trimait comme un déchaîné  
Et l'samedi soir allait giguer  
Avec les femmes  
Un Québécois comme y'en a plus  
Un grand six pieds poilu en plus  
Fier de son âme...»



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

## De Sainte-Lucie au lac Gorman (Saint-Paul)



Un groupe de pionniers : Agathe Campeau, Armand Paquette, Rose de Lima Paquette, Phydime Meilleur, Gabriel Meilleur, Albertine Quévillon, Armand Meilleur.



La famille de Joseph Perron et Séverine Gareau : leurs enfants et leurs conjoints(es).

Ils s'appelaient Bourque, Dufour, Meilleur, Perron, Quévillon et quittèrent leurs villages des Basses-Laurentides pour fonder colonie sur les bords du lac Gorman. (Lequel prendra le nom de Moreau, du canton du même nom, puis celui de la nouvelle paroisse de Lac-Saint-Paul.) Plusieurs de ces familles sont originaires de Sainte-Lucie-des-Laurentides : Phydime Meilleur y épouse Marie-Louise Desjardins le 19 mai 1879; Honorius Quévillon y épouse Euphrasie Viger le 8 juillet 1895 et Joseph Perron Séverine Gareau le 12 août 1895.

Pour plus de sécurité les familles voyagent en convoi de plusieurs charrettes où sont entassés femmes, enfants et bagages. Les hommes guident les chevaux et, derrière, sont attachées une ou deux vaches. Ces familles comptent déjà de nombreux enfants : Sophie Proulx, épouse de Joseph Dufour, fait le voyage enceinte de son douzième enfant. Il leur faut une semaine pour atteindre les rives du lac Gorman. Ils dorment à la belle étoile, ou sous les charrettes quand il pleut, en frémissant aux hurlements des loups et sous les piqûres des moustiques du mois de juin (1902 ou 1903).

Une fois rendu à destination il faut vite se mettre à la tâche si on veut récolter à l'automne de quoi nourrir famille et animaux. Ils érigent à la hâte des camps de bois rond qu'on partage souvent à deux familles. Une fois les arbres abattus ils sèment entre les souches qu'on arrachera plus tard. D'autres familles, souvent des parents, arrivent. On s'entraide. Ainsi, un ou deux chefs de famille vont en canot, à tour de rôle, chercher des provisions à Ferme-Neuve ou à Mont-Laurier en utilisant le ruisseau qui relie le lac à la Lièvre.

(Source : Meilleur, Lise, Un passé détenteur d'espoir, manuscrit, 2000.)  
Gilles Deschatelets



### Avez-vous reconnu... Phydime Meilleur

Né le 20 avril 1856, Phydime Meilleur est le fils de François Meilleur et d'Éléonore Provost. Il épouse Marie-Louise Desjardins à Sainte-Lucie-des-Laurentides le 19 mai 1879, puis, en secondes noces, Rose de Lima Paquet (te) le 28 octobre 1889. Ils seront du premier groupe de défricheurs de Lac-Saint-Paul. Le 26 février 1927, dans cette paroisse, il prend comme troisième épouse Sophie Proulx, veuve de Joseph Dufour. Il décède le 20 février 1928.



# AU FIL DU TEMPS

En collaboration avec la  
Société d'histoire et de généalogie  
des Hautes-Laurentides • 819 623-1900

.....  
**Quelques scènes d'hiver d'époque pour vous vous  
souhaiter nos meilleurs vœux pour l'an neuf!**



Maison de Joseph Lafontaine à Ferme-Neuve construite en 1908-1909.



Vue d'ensemble du quartier du Rapide-de-l'Original (Mont-Laurier) vers 1914.



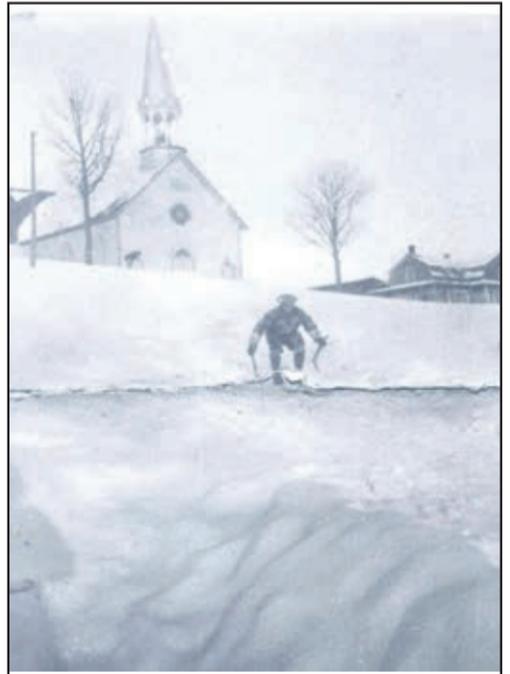
Pont couvert à Lac-des-Îles.



Transport d'hiver écologique et économique.



Maison Honorius Labelle à Mont-Saint-Michel.



Première église de Notre-Dame-de-Pontmain construite en 1902.

